

**MIKHAÏL KHERASKOV**  
**AUX SOURCES DES LUMIÈRES RUSSES :**  
**L'INFLUENCE**  
**DU « POÈTE DE L'IMMORTELLE ROSSIADE »**  
**SUR GAVRIIL DERJAVINE ET NIKOLAÏ NOVIKOV**  
*(MATÉRIAUX PRÉPARATOIRES)*

ALEXANDER LEVITSKY

Juste après la mort de Mikhaïl Kheraskov, P. I. Golenichtchev-Koutouzov, dans la troisième strophe de son ode « À la mémoire de l'immortel Kheraskov, décédé le 27<sup>e</sup> de septembre de l'an 1807, son sincère admirateur », écrivait que le poète était un homme sage et célèbre, « Du Parnasse russe l'ornement », et que sa vie était « une doctrine et une leçon <sup>1</sup> ».

Nous formulons dans cet article quelques considérations sur la manière dont l'œuvre et l'activité de Kheraskov ont pu effectivement être « une doctrine et une leçon » et, concrètement, comment elles ont influencé deux figures singulières du XVIII<sup>e</sup> siècle : un grand poète, Derjavine ; et un grand publiciste, Novikov.

Si nous avons choisi ces personnalités, qui sont notoirement différentes, chacune auréolée de l'originalité et du génie, c'est parce que, dans la représentation de leur rôle historique telle qu'elle s'est figée dans l'opinion publique, elles sont situées presque aux antipodes l'une de l'autre. L'un de ces hommes n'est pas seulement un grand poète lyrique, il fut aussi le chantre de l'autocratie, et parvint au terme de sa carrière administrative au rang de ministre de la Justice. L'autre, qui n'était pas le moins du monde poète (bien qu'il

---

1. Moscou, Univ. Tip., 1807, p. 2.

eût compilé le premier *Essai de dictionnaire historique des écrivains russes* <sup>2</sup>), n'était aucunement non plus le chantre de l'autocratie, mais souffrit, au contraire (certes, pas du fait de Derjavine), de la « justice » de l'autocratie, et connut la prison. Chacun de ces deux écrivains a suscité une abondante bibliographie, dont l'examen n'entre pas dans notre propos <sup>3</sup> ; il reste cependant que pratiquement toutes ces études souffrent d'un vice essentiel : aucune des deux œuvres n'a été comparée dans sa globalité à l'héritage et à l'action de Kheraskov <sup>4</sup>. Cette globalité ne saurait être atteinte non plus dans la présente étude, nécessairement limitée en volume. Nous nous proposons donc modestement de montrer sur le plan des concepts à quel point ces deux écrivains, Derjavine et Novikov, furent redevables à Kheraskov de leur réussite glorieuse et de leur « originalité ». La démonstration de cette thèse a exigé de réduire l'éventail des voies que pouvait emprunter notre étude, et nous a contraint de centrer notre attention sur 1779, qui fut l'année décisive entre toutes pour l'essor de ces deux personnalités.

Commençons par la biographie. En dépit des grandes différences qui opposent leurs carrières, leur façon de penser et leur caractère, Derjavine et Novikov peuvent non seulement être comparés, mais présentent d'intéressants parallèles biographiques. Tout d'abord, les deux hommes, qui sont nés à moins d'un an d'intervalle (Derjavine en juillet 1743, Novikov en avril 1744), appartiennent à une génération qui est la cadette d'une dizaine d'années de celle de Kheraskov. On peut dire autrement qu'ils appartiennent encore à cette « troisième » (pour reprendre l'expression de Berkov) <sup>5</sup> et brillante génération du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui est apparue peu après l'avènement d'Elisabeth I<sup>ère</sup>, et qui acquit sa stature après celui de Catherine II, c'est-à-dire après 1762. Outre Derjavine et Novikov, les années 1743-1744 (qui sont celles des fiançailles de Pierre III, avec l'arrivée à la cour de la future impératrice) virent naître des représentants du temps de Catherine aussi différents que I. F. Bogdanovitch, S. I. Gamaléïa, E. R. Dachkova,

2. SPb., 1772.

3. G. G. Martynov a rassemblé une bibliographie toujours insurpassée.

4. On ne dispose que d'articles ou de simples notules sur leurs points de contact avec la personnalité de Xeraskov ; beaucoup sont examinés ci-dessous.

5. P. N. Berkov, « Nasuščnye voprosy izučeniija obščestvennoj pozicii N. I. Novikova » [Questions essentielles posées par l'étude des positions politico-sociales de N. I. Novikov], in *N. I. Novikov i obščestvenno-literaturnoe dviženie ego vremeni* [N. I. Novikov et le mouvement social et littéraire de son temps], XVIII vek, Leningrad, Nauka, 1976, p. 11.

S. G. Domachnev, le comte A. I. Moussine-Pouchkine et D. I. Fonvizine ; tous n'avaient guère plus de 8 ans en 1751, quand Kheraskov publia sa première ode <sup>6</sup>. Deuxièmement, les deux hommes, en dépit de leur appartenance à la noblesse, reçurent dans leur enfance une éducation très sommaire (même pour l'époque) auprès du bas-clergé local, et ne durent leur réussite qu'à leur extraordinaire ténacité et à leur sens du devoir envers la patrie. Troisièmement, tous deux furent inscrits comme soldats en 1762 et leurs régiments (le Préobrajenski et l'Izmailovski) participèrent activement aux événements du 28 juin 1762, où tous deux virent pour la première fois Catherine II, qui devait par la suite peser si puissamment et de manière si différente sur leur vie. Quatrièmement, leur vie (comme d'ailleurs, celle de Kheraskov), fut pour l'époque assez longue : Derjavine (de même que Kheraskov) mourut dans sa 74<sup>e</sup> année, et Novikov dans sa 75<sup>e</sup>.

Un examen plus détaillé de leurs biographies respectives, de leurs projets créateurs et même de leurs opinions sociales permet de tracer bien plus de parallèles encore, dont un grand nombre a été dégagé par M. V. Ivanov <sup>7</sup>. Mais, comme nous l'avons dit, nous nous intéressons surtout aux parallèles qui touchent l'activité de Kheraskov (et qu'Ivanov n'a pas abordés), et là, nous pouvons hardiment tracer entre Derjavine et Novikov un cinquième parallèle, à savoir que tous deux connaissaient bien Kheraskov <sup>8</sup>. Qui plus est,

6. Cf. Ode EJA IMPERATORSKOMU VELIČESTVU, VSEPRESVETLEŠEJ VELIKOJ GOSUDARYNE IMPERATRICE ELISAVETE PETROVNE, SAMODERŽICE VSEROSSIJSKOJ, sočinenaja na toržestvennoe vospominovanie pobedy PETRA VELIKAGO nad Švedami pod POLTAVOJU, kotoruju userdnejše prinosit vsepoddannejšij rab Mixajlo Xeraskov. Pečatana v Sanktpeterburge pri Imperatorskoj Akademii Nauk Ijunja 26 dnja 1751 goda. [Ode À Sa Majesté Impériale, Illustrissime Majesté Impératrice Élisabeth Petrovna, Autocrate de Toutes les Russies, composée pour la commémoration solennelle de la victoire de Pierre Le Grand sur les Suédois à Poltava, par le très zélé et soumis esclave Mixajlo Xeraskov. Imprimée à Saint-Pétersbourg par les soins de l'Académie Impériale des sciences, le 26<sup>e</sup> de juin de l'an 1751].

7. Cf. son intéressant article « Deržavin et Novikov » [en russe], in *N. I. Novikov i obščestvenno-literaturnoe dviženie ego vremeni, XVIII vek*, vol. 2, Leningrad, Nauka, 1976, p. 77-86.

8. Sur les liens entre Novikov et Xeraskov, on sait un bon nombre de choses et nous proposons à ce propos plus loin des réflexions complémentaires. Il n'en va pas de même des relations entre le jeune Deržavin et Xeraskov, pour lesquelles nous disposons de fort peu de données. Nous ne savons pas ce qui permet à Grot de dater de 1775 le début des relations personnelles entre Deržavin et Xeraskov. [Dèsormais, je cite Deržavin d'après la 2<sup>e</sup> édition académique *Sočinenija Deržavina s ob"jasnitel'nymi primečanijami Ja. Grot...* [Œuvres de Deržavin avec les remarques explicatives de Jakov Grot...], 7 vol., SPb., Académie des sciences, 1868-1878. Les références à l'édition dirigée par Grot sont données avec la mention « Gr. 2<sup>e</sup> », suivie de l'indication du tome et de la page.] Sur la première rencontre entre

tous deux, dans des situations différentes de leur vie, eurent recours à son autorité et à son exemple, prolongèrent les voies qu'il avait frayées. En ce sens, un point crucial de la vie de chacun d'eux aura été l'année 1779, et voilà encore un sixième parallèle, comme nous le montrons plus bas.

Et, enfin, un septième parallèle, qui est resté largement inaperçu, entre Derjavine et Novikov, était leur conviction profonde selon laquelle tout le sens de leur existence était déterminé par Dieu depuis leur naissance. Si Derjavine ne retenait de toute son œuvre que ses deux odes *Felitsa* et *Dieu*, c'est cette dernière qu'il plaça en tête de toutes ses éditions d'œuvres complètes, en lui donnant une importance si particulière qu'il lui rattachait ses premières tentatives pour parler, comme il ressort de ses *Carnets*, où il parle de lui à la troisième personne : « Il est remarquable qu'en l'année 44, où apparut la grande comète, bien connue du monde scientifique, le premier mot que prononça le nourrisson, en la montrant du doigt,

---

Deržavin et Xeraskov, cf. une première remarque de Grot se rapportant à la poésie *La Fontaine*, Gr. 2<sup>e</sup>, I, 49. Grot publie cependant une lettre importante à ce sujet, qui est une réponse de Xeraskov à Deržavin, envoyée à Kazan, datée du 3 novembre 1778 (la lettre de Deržavin à Xeraskov est perdue). Cette lettre suppose, entre autres, des relations assez étroites : « Je vous remercie de ne pas m'avoir oublié, même actuellement que vous êtes si loin, et de vous soucier de moi. [...] Je souhaite à présent que vous nous reveniez vite, vous vous êtes suffisamment promené maintenant à l'Est ; à votre retour, j'attends de vous des détails vivants sur la situation de Kazan. » (Malgré le fait que cette lettre ait été publiée dans l'édition de Grot [Gr. 2<sup>e</sup>, 5, 295-296], nous la citons d'après l'original conservé dans le fonds Korsakov du fonds Deržavin du Département des manuscrits de la Bibliothèque d'État Publique de Saint-Petersbourg, où elle est conservée sous les cotes RO RNB, F.-247, Deržavin, dans la chemise « Papier de G. R. Deržavin ». La lettre n<sup>o</sup> 1 est datée par erreur de mars 1778 sur l'inventaire ; ce texte a été corrigé dans l'édition de Grot.) Le verso de cette lettre porte deux notes, qui révèle aussi une amitié intime : l'une est de la main de la femme de Xeraskov, Elisaveta, qui remercie Deržavin de sa lettre et souhaite « de toute son âme avoir le plaisir de [le] voir bientôt à Moscou dans [leur] maison. » L'autre note est de la main de la princesse Ekaterina Sergeeva Urusova, qui habitait alors chez eux, c'est-à-dire de la poétesse que sa cousine, la princesse E. V. Vjazemskaja, avait voulu fiancer à Deržavin un an auparavant, proposition que Deržavin avait esquivée en plaisantant : « Elle écrit des vers, et j'en noircis des pages, nous oublierons tout, si bien qu'il n'y aura personne pour faire la soupe. » (Cf. Gr. 2<sup>e</sup>, 6, 520.) E. Urusova, de son côté, écrit : « je vous dis ma reconnaissance pour ce que vous ne m'avez pas oubliée, et nous espérons vous voir bientôt et nous nous consolons avec cette idée ; je serai peut-être votre compagnon pour aller à Pétersbourg, si cela ne vous gêne pas. » La lettre elle-même est aussi un document unique, dans la mesure où elle est écrite à Deržavin par trois poètes, qui formaient dans la même maison une sorte de cercle poétique dont, à en juger par la lettre, Deržavin aurait fait partie s'il avait habité Moscou. Quoi qu'il en soit, Deržavin poursuivit jusqu'à la vieillesse, aussi bien avec les Xeraskov qu'avec Urusova (même s'il ne l'épousa pas), une relation vivante, souvent touchante.

fut : “Dieu !”<sup>9</sup> » Et Derjavine ajoute : « Peut-être la Providence avait-elle prédit [...] qu’il écrivait l’ode *Dieu*, unanimement appréciée<sup>10</sup>. » Novikov, de son côté, comme l’atteste Longinov, aimait à dire à ses visiteurs : « Mon premier maître fut Dieu<sup>11</sup>. » Mais même alors, jusque dans sa vieillesse, il ne manquait pas de signaler l’influence de Kheraskov.

Voilà pour les traits communs qui lient certains moments cruciaux de la vie de Derjavine et de Novikov. Venons-en à présent à certains points particuliers. Dans cette même année 1807 où mourut Kheraskov, un mois seulement avant sa mort, la livraison d’août du *Messenger de l’Europe* publia un autre chef-d’œuvre de Derjavine : « À Eugène. La vie à Zvanka<sup>12</sup>. » Ce poème était dédié à Evguéni Bolkhovitinov, alors encore évêque de Staraya Roussa, vicaire de Novgorod, et déjà ami proche. Malgré les beautés radieuses du jour, que le poète peignait devant les lecteurs dans les cinquante premières strophes de « Zvanka » (qui était son domaine héréditaire favori, qu’il avait reçu de sa deuxième femme, Daria, née Diakova), il écrivait prophétiquement dans la 57<sup>e</sup> :

Разрушится сей дом, засохнет бор и сад,  
 Не вспомнянется нигде и имя Званки;  
 Но сов, сычей из дупл огнезеленый взгляд  
 И разве дым сверкнет с землянки<sup>13</sup>.

La maison sera ruine et le bois – un désert,  
 Jusqu’au nom de Zvanka, tout sera oublié ;  
 Les hiboux darderont, de leur trou, leur œil vert,  
 D’une hutte enterrée montera la fumée<sup>14</sup>.

Après ces accents tragiques sur l’effacement de Zvanka jusque dans la mémoire de la postérité, le poète passe à la description de sa propre tombe à cet endroit, et exprime le faible espoir, dans la der-

9. *Zapiski Gavriila Romanoviča Deržavina. 1743-182. S literaturnymi i istoričeskimi primečanjami P. I. Barteneva* [Notes de Gavriil Romanovič Deržavin. 1743-182. Commentaires de P. I. Bartenev], Moscou, Izd. Russkoj Besedy, tip. A. Semena, 1860, p. 6. Les références à cette édition sont données avec la mention « Notes de D. » suivie de l’indication de la page.
10. *Ibid.*
11. M. N. Longinov, *Novikov i Moskovskie Martinisty* [Novikov et les Martinistes de Moscou], SPb., Lan’, 2000, p. 25. (cf. aussi la première édition de Longinov, *Novikov i Moskovskie Martinisty*, Moscou, 1867).
12. Cf. *Vestnik Evropy za 1807 g.* [Le *Messenger de Moscou pour l’année 1807*], part. XXXIV, n° 16, p. 268.
13. Gr. 2<sup>e</sup>, p. 410.
14. Trad. J. B.

nière strophe, que son ami, le métropolite Eugène, pourra un jour murmurer « à l'oreille du pèlerin, au loin comme un orage tranquille : // Ici vivait le poète de Dieu,— le poète de Félitsa ». Nous ne savons pas si Kheraskov eut le temps de lire ce brillant panégyrique à cette nouvelle « source » d'inspiration du poète, qui avait conquis la gloire presque trente ans auparavant non pas en chantant Félitsa ou Dieu, mais justement la propriété de ce même Kheraskov <sup>15</sup>, mais ce dernier mourut peu de temps après, alors que Derjavine devait vivre encore neuf années, le temps de chanter les victoires des armes russes sur Napoléon, de donner sa bénédiction au jeune Pouchkine, et d'écrire encore plus d'un chef-d'œuvre.

Mais quand Derjavine, en 1807, remplissait son « esprit somnolent » de considérations sur la marche implacable du temps par rapport au domaine de Zvanka, il ne prévoyait apparemment pas la catastrophe qui allait frapper la Russie en 1812. Parmi tous les autres malheurs, la maison de M. M. Kheraskov brûla de fond en comble dans l'incendie de Moscou. Avec elle disparut pour toujours le fonds d'archives certainement le plus riche de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. Kheraskov, qui était l'un des hommes les plus talentueux des Lumières russes, correspondait avec les personnages les plus en vue des époques d'Élisabeth, de Pierre, de Catherine, de Paul et même d'Alexandre et nous ne pourrions jamais compléter nos connaissances sur les détails de cette correspondance (en tout cas sur les détails qui étaient conservés chez lui) ni, d'une manière générale, sur sa vie de créateur, comme c'est possible pour Derjavine <sup>16</sup>, dont la maison, sise sur la Fontanka, resta intacte ; c'est Zvanka qui, avec le temps, fut détruite. Ne reste du fonds manuscrit de Kheraskov qu'un petit nombre de lettres dans les archives de quelques personnes avec lesquelles il correspondait (y compris Derjavine), et quelques notes sur différents dossiers de l'Université de Moscou et d'autres institutions d'État dans lesquels il servait. Par conséquent, nous devons parfois nous appuyer sur quelques détails de sa vie, connus mais peu répétés, qui indiquent

---

15. Cf. *infra* (après la note 19), sur l'ode de Deržavin « La Fontaine » [1799].

16. En tout cas, nous ne pourrions jamais concevoir une édition académique des œuvres de Xeraskov qui serait l'analogue de celle que réalisa l'académicien Ja. K. Grot pour Deržavin (cf. ci-dessus) ; outre la disparition des lettres, nous n'avons pas accès aux brouillons, ni aux variantes de ses nombreuses œuvres littéraires, tous documents qui dépassent de plusieurs fois en volume le fonds Deržavin ; nous n'avons pas accès non plus aux explications de ses œuvres allégoriques et symboliques, ni à ses notes personnelles, ni à son autobiographie.

l'influence de son action et de son œuvre sur les personnages considérés ici, et cela, au niveau implicite et non explicite.

Heureusement, Kheraskov fut l'un des hommes les plus publiés de son temps et l'on a conservé une énorme quantité de ses œuvres qui permettent de dégager des exemples tout à fait concrets de son influence sur différents poètes et acteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels Derjavine. Limitons-nous à quelques considérations et indiquons un aspect de cette influence sur Derjavine en 1779<sup>17</sup>, au moment où celui-ci entame son ascension du Parnasse. À cette époque, Kheraskov est depuis longtemps devenu le plus grand poète de son temps, et vient justement d'achever l'œuvre qui lui apportera la reconnaissance suprême : le poème épique *La Rossiade*<sup>18</sup>. Le premier éloge en prose de ce « poème » fut le compte rendu écrit par Iou. I. Kanitsa, directeur du lycée de Kazan, et publié dans le numéro d'août 1779<sup>19</sup> du *Messenger de Saint-Pétersbourg*. Or, en octobre de cette même année, la même revue publia l'une des premières célébrations de la *Rossiade* en vers : c'était une ode de Derjavine : *La Fontaine*<sup>20</sup>. Cette ode fut écrite dans la fièvre de la « nouvelle voie » qu'il avait choisie, dont l'essence, comme l'écrivait Derjavine, était « l'imitation d'Horace<sup>21</sup> ». Horace n'y est pourtant pas mentionné, alors que le sont « Le Poète de l'immortelle Rossiade » et « La Source de Grebniovo » (qui se trouvait dans le domaine héréditaire de Kheraskov, près de Moscou), à laquelle l'ode est dédiée :

Старая стихотворства страстью  
 К тебе я прихожу, ручей:  
 Завидуя пиита щастью,  
 Вкусившаго воды твоей,  
 Парнасским лавром увенчанна.  
 Напой меня, напой тобою.  
 Да воспою подобно я.  
 И с чистою твоей струею  
 Сравнится в песнях мысль моя,  
 А лирный глас с твоим стремлением!

17. Nous avons déjà signalé que cette année est importante aussi pour Novikov, cf. *infra*.

18. *Rossijada – Iroičeskaja Poema [La Rossiade, poème héroïque]*, Moscou, Peč. pri Imper. Moskovskom Universitete, 1779. Notons qu'aucun poète russe (non pas faute d'avoir essayé) ne réussit à achever avant Xeraskov aucune épopée, genre pourtant capital dans le système du classicisme.

19. Partie III, p. 124-125.

20. Partie IV, p. 267.

21. Gr. 2<sup>e</sup>, 6, p. 443.

Да честь твоя пройдет все грады,  
 Как эхо с гор сквозь лес дремуч;  
 Творца безсмертной Россияды,  
 Священный Гребневский ключ,  
 Поил водой ты стихотворства. <sup>22</sup>.

Brûlant de la passion des vers,  
 Je viens à toi, ruisseau :  
 Enviant le bonheur du poète,  
 Qui a bu de ton eau,  
 Au front, le laurier du Parnasse.

Si tu me donnes de ton eau,  
 Je pourrai te chanter,  
 Et ma pensée, en te chantant,  
 Égalera ton onde pure,  
 Ma lyre imitera ton chant !  
 Que ta gloire coure les villes,  
 Comme l'écho dans les forêts ;  
 Source sacrée de Grebniovo,  
 Tu as abreuvé le poète  
 De l'immortelle Rossiade <sup>23</sup>.

Comme nous l'avions observé dans une étude précédente, cette poésie reflète le système complexe de la vision du monde de Derjavine, vision qui rattache le poète au *topos* de l'« eau <sup>24</sup> ». Mais nous n'avions pas pris alors en compte la manière dont Derjavine relie dans cette poésie Horace et Kheraskov en posant l'égalité de leurs qualités littéraires. Derjavine connaissait manifestement le sens de la célèbre ode d'Horace « À la fontaine de Bandousie <sup>25</sup> », dans laquelle, comme l'a dit Steele Commager, Horace « célèbre son propre art » (« an invocation to his own art ») <sup>26</sup> et se dit assuré

22. Gr. 2<sup>e</sup>, p. 48.

23. Traduction linéaire par J. B. La traduction en prose des trois derniers vers est : « Fontaine sacrée de Grebniovo, Tu as abreuvé le poète de l'Immortelle Rossiade / De l'eau de poésie. »

24. Cf. notre communication : « La symbolique de l'eau chez Derjavine », dans le recueil dirigé par Anita Davidenkoff, *Derjavine, un poète russe de l'Europe des Lumières*, Paris, Institut d'études slaves, 1994, p. 53-66. (Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves, t. XCVIII). [Cité plus loin sous la forme : Levickij, 1994]. L'étude approfondie et développée de ce sujet a fait l'objet de mon article « *Obraz vody u Deržavina i obraz poëta* [L'image de l'eau chez Deržavin et l'image du poète] », in *XVIII vek*, n° 20.

25. Horace, *Ode* III, 13, 1-8 : « O fons Bandusiae splendor uitro / dulci digne mero non sine floribus / cras donaberis haedo / cui frons turgida cornibus / primis et uenerem et proelia destinat / Frustra : nam gelidos inficiet tibi / rubro sanguine riuos / lasciui suboles gregis. [...] » [cité d'après l'hypertexte louvaniste : <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/HOR/OdesIGen.html>]. (NdT)

26. Steele Commager, *The Odes of Horace*, New Haven, 1962, p. 323.



que celui-ci mérite un véritable sacrifice, comme il est dit dans la première strophe. Derjavine n'a pas traduit cette ode d'Horace [III, 13] (et, en fait, l'a employée à d'autres fins). Aussi rappellerons-nous son contenu dans la traduction de Bobrov <sup>27</sup> :

О ты, Бандузский ключ кипящий,  
В блистаньи спорящий с стеклом  
Целебные струи точащий,  
Достойный смешан быть с вином!  
Завтра пестрыми цветами  
Хочу кристалл твой увенчать,  
Завтра в жертву пред струями  
Хочу козла тебе заклать.

*Traduction non rimée de la traduction de Bobrov :*

Bouillonnante eau de Bandousie,  
Étincelante comme verre,  
Roule tes courants bienfaisants,  
Dignes d'être mêlés au vin !  
Demain, de couleurs bigarrées  
Je veux orner ton pur cristal,  
Demain, j'irai devant tes flots,  
Pour toi j'immolerai un bouc <sup>28</sup>.

*Traduction d'Horace par Jean-Yves Maleuvre <sup>29</sup> :*

Fontaine de Bandousie, plus claire que le verre,  
Tu veux de la douceur, du vin avec des fleurs :  
C'est un chevreau qu'on t'offrira demain.  
Son front se bombe sous des cornes  
Naissantes, et lui promet Vénus et les batailles.

Si l'on considère à présent les sept premières strophes de *La Fontaine* de Derjavine, il apparaît que celui-ci partage avec Horace le besoin d'exprimer la signification sacrée de la source célébrée (« fontaine sacrée de Grebniovo »), mais repousse le sacrifice sanglant (l'immolation du chevreau) qui doit (si l'on continue la traduction de Bobrov) « mêler son sang pourpre » à l'eau froide de la

---

27. Nous avons retenu la traduction de Bobrov non pas parce qu'elle est la plus fidèle, mais parce que sa poésie est très proche, par sa facture verbale, de celle de Deržavin. La citation est extraite de l'édition de la Bibliothèque du Poète, *Poëty 1790-1810-x godov* [Les Poètes des années 1790-1810], 2<sup>e</sup> éd., dir. Ju. M. Lotman et M. G. Al'tšuller, Leningrad, 1971, p. 76.

28. Bobrov traduit par « kozël » [bouc] ce qui, chez Horace, est *haedus* [petit bouc, chevreau]. (NdT)

29. [http://quintus.horatius.free.fr/jym/odes\\_3/O\\_III\\_13.htm](http://quintus.horatius.free.fr/jym/odes_3/O_III_13.htm) (NdT).

fontaine. Au lieu de cela, Derjavine, tout en gardant le sacrifice et en colorant le paysage autour de la fontaine de Grebniovo d'une teinte « sanglante », refuse le sang lui-même<sup>30</sup> : c'est pourquoi, chez Derjavine, « l'aurore rouge, les feux purpurins et les roses ardentes roulent avec la chute des eaux » ; c'est pourquoi aussi la « rive » de la fontaine devient « pourpre ». Ces notations désignent ainsi le sacrifice et se trouve rattachées à la Communion de la liturgie chrétienne. Comme dans celle-ci, le poète vient à la fontaine « boire » de l'eau, c'est-à-dire communier avec le sang de la poésie, dont il est assoiffé « en brûlant de passion ». Et si, dans l'original d'Horace (à la différence de la traduction de Bobrov), on ne comprend pas qui précisément va couronner de fleurs et mêler au vin les « courants bienfaisants » de la fontaine de Bandousie, chez Derjavine, la « fontaine de Grebniovo » elle-même « arrose les fleurs de fines gouttelettes », « révèle le visage des cieux », et par conséquent, « abreuve de son eau de poésie<sup>31</sup> », de même que le Christ désaltère les fidèles « de son sang-vin ».

Le cœur de ce sens caché devient évident à partir du moment où nous comprenons que Derjavine commence son ode là où Horace, à proprement parler, achève la sienne (c'est-à-dire à l'ombre des arbres qui surplombent la grotte où coule la source). Derjavine l'achève sur l'image de la véritable source de Grebniovo, qu'il visita plusieurs fois<sup>32</sup>. Derjavine indique clairement qu'il se place dans le prolongement de la 13<sup>e</sup> ode du livre III des *Odes* d'Horace, mais que, refusant le sacrifice païen, il trouve sa nouvelle incarnation dans la poésie de Kheraskov et dans la nature qui l'entoure. Du fait que l'eau, chez les chrétiens, a valeur sacrée, on peut affirmer que chez Derjavine, sa *Fontaine* suppose symboliquement deux mystères de l'Église : le Baptême et la Communion, et que Derjavine les ressent tous les deux dans la poésie de Kheraskov.

30. Cf. Levickij, 1994.

31. Il est difficile de faire abstraction du calembour dont Vjazemskij a accablé ce vers. Vjazemskij a écrit : « La meilleure épigramme sur Xeraskov a été faite par Deržavin, et tout à fait involontairement, dans son ode *La Fontaine*. Son expression « l'eau de poésie » est extraordinairement juste et amusante ! » (cf. *Severnye cvety* [*Fleurs du Nord*] pour 1827, p. 157 ; cité d'après Grot : Gr. 2<sup>e</sup>, 1, p. 50.). Dans les années vingt du XIX<sup>e</sup> siècle, il était courant de railler l'héritage poétique de Xeraskov. Pourtant, si Vjazemskij avait réfléchi sur le sens non seulement de ce vers, mais de l'ode dans son ensemble, il n'aurait sans doute pas risqué ce sarcasme. [Commentaire du traducteur : l'« eau » [*voda*], en russe, est la métaphore de la pauvreté du contenu d'un texte, philosophique ou littéraire ; non nourrissante, insipide mais abondante, elle est synonyme de « verbiage » ; d'où la valeur inattendue, en russe, de l'expression « l'eau de poésie » employée par Xeraskov. (*NdT*)].

32. Cf. Gr. 2<sup>e</sup>, 1, p. 49.

Ainsi, il n'est pas sans intérêt aussi que Kheraskov, dans la dernière strophe, soit appelé précisément « *tvorets* » [traduit ci-dessus par « poète », mais qui reprend le sens étymologique du mot grec : « créateur », –J.B.] : « Créateur de l'immortelle *Rossiade* », et non, supposons, « auteur [*avtor*] ». Le mot *avtor* [auteur] se rencontre partout dans le russe du XVIII<sup>e</sup> siècle, au côté de *zachinatel'* [initiateur], *osnovatel'* [fondateur], *sotchinitel'* [compositeur], *pisatel'* [écrivain], etc., mais se substituait souvent par le sens au mot *prozaiik* [prosateur], à la différence du mot *poët*<sup>33</sup> [poète] (ou encore *piit*, terme que Derjavine emploie plus haut). Le mot *avtor* [auteur] est même oublié dans les premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie russe*, alors que le mot *Tvorets* y est assorti de la glose suivante :

**Tvorets**, -rtsa, subst. masc. 2<sup>e</sup> décl. 1<sup>o</sup>) Dieu, le fondateur, le créateur du monde, des choses visibles et invisibles. *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* Symb. de la foi. *Ils adoraient et servaient la créature plutôt que le Créateur.* Rom. 1, 25 ; 2<sup>o</sup>) Producteur, exécuteur de qch. *Mais celui qui se penche sur la Loi parfaite de liberté et s'y tient, ne se montrant pas auditeur oublieux mais homme de pratique, celui-là trouvera le bonheur en son accomplissement,* Jacques, 1, 25 ; 3<sup>o</sup>) Écrivain, compositeur. *Le créateur [Tvorets] de la Rossiade. Le créateur des lois*<sup>34</sup>.

Comme on sait, Derjavine lui-même avait pris part à l'élaboration du *Dictionnaire de l'Académie russe*, et il s'était vu confier les mots commençant par la lettre « T<sup>35</sup> » ; c'est pourquoi c'est lui, et nul autre, qui doit être considéré comme l'auteur de cet article. On voit immédiatement ici que, dans la troisième valeur du mot *Tvorets* dans le sens d'« écrivain », il place sa propre formule sur Kheraskov, qu'il tire tout droit de son ode *La Fontaine* : « Créateur de la *Rossiade* ». Visiblement, Derjavine, pendant ces années-là, vouait une telle vénération à Kheraskov qu'il l'avait choisi, lui (et non Horace, Lomonosov et Soumarokov, traditionnellement cités comme ses inspireurs), dans une série synonymique avec Dieu lui-même. Le deuxième exemple de la valeur de *sotchinitel'* [compositeur] (immé-

33. Cf. *Slovar' russkogo jazyka XVIII veka* [Dictionnaire de la langue russe du XVIII<sup>e</sup> siècle], t. 1, Leningrad, Nauka, AN SSSR, p. 19. En ce sens le mot se distingue de son usage occidental où, comme on peut le supposer à partir de la littérature anglaise de l'époque, il pouvait remplacer le mot « Dieu » ou « Créateur » dans la poésie spirituelle.

34. Cf. la deuxième édition du *Slovar' Akademii Rossijskoj po azbučnomu porjadku raspoložennyj* [Dictionnaire de l'Académie russe, disposé dans l'ordre alphabétique], SPb., Imp. AN, 1806-1822, part. VI, p. 683-684, repr. en 6 vol., avec un t. VII supplémentaire, Édition de l'Université d'Odense, Odense UP, 1970-1972.

35. Cf. *ibid.*, t. VII, p. IX.

diatement après l'expression « Créateur de la Rossiade ») est : « Créateur des lois ». Si l'on suit l'analogie avec la première valeur du mot « Tvorets », Derjavine faisait allusion au fait que Kheraskov était « créateur » en littérature comme Dieu l'est pour l'univers ; il indiquait sans doute aussi que le « verbe » lui-même de la poésie (au sens de *logos*), « était avec Kheraskov », de même qu'il « était au commencement avec Dieu », ce que nous allons voir plus loin.

Pour revenir à l'ode *La Fontaine*, il faut relever aussi la singularité de sa strophique. Il se trouve que celle-ci est très différente des odes d'Horace (celui-ci n'écrivait pas de strophes de cinq vers) et des autres variantes des strophes pratiquées en Russie jusqu'alors. Le pentastique, doté souvent d'un système complexe de rimes, fut révélé au public russe par Trediakovski<sup>36</sup> ; mais le pentastique formé de quatre vers rimés et d'un vers non rimé, n'était pas pratiqué avant Derjavine. Visiblement, dans *La Fontaine*, Derjavine a imaginé pour le genre de l'ode quelque chose de nouveau, à l'exemple des *Nouvelles odes* de Kheraskov, publiées en 1762<sup>37</sup>. Celles-ci étaient simplement sans rimes et sans segmentation en strophes ; elles sont l'un des nombreux exemples de la novation de Kheraskov dans le domaine de la versification. En 1779, Derjavine expérimenta activement (non sans l'aide de ses amis Lvov, Kapnist ou Khemnitser) de nouvelles possibilités pour l'ode et réalisa cela en considérant souvent la voie qu'avait frayée Kheraskov. Le fait que Derjavine, par la suite, ferait une révolution dans le genre de l'ode devint clair un mois après la publication de l'ode *La Fontaine*, quand, dans la même livraison de décembre, il publia ses *Vers pour la naissance au Nord de l'enfant porphyrogénète, le douzième jour de décembre, où le soleil commence son retour de l'hiver vers l'été*<sup>38</sup>, c'est-à-dire l'ode pour la naissance d'Alexandre I<sup>er</sup>. Par son enjouement et son absence de strophique, cette ode ne ressemblait en rien aux odes qu'on écrivait jusque-là pour ce genre d'occasion, mais l'on pouvait la considérer, pour ses traits formels, comme l'an-

36. Dans son *Psautier* [*Psaltir'*], Trediakovskij emploie le pentastique dans 13 psaumes ; cf. *passim* in Vasilij Kirillovič Trediakovskij, *Psalter* 1753. Erstausgabe besorgt und kommentiert von Alexander Levitsky. (*Biblia Slavica*, Serie III ; Ostslavische Bibeln, Band 4 : Russische Psalmenübertragungen), Paderborn – München – Wien – Zürich, Ferdinand Schöningh, 1989.

37. *Novyja Ody Mixajla Xeraskova* [*Nouvelles Odes de Mixail Xeraskov*], Moscou, Univ. tip., 1762.

38. *Sanktpeterburgskij Věstnik za dekabr' 1779 g.* [*Le Messenger de Saint-Pétersbourg de décembre 1779*], č. IV, p. 41 ; cette ode reçut par la suite un autre titre : « Na roždenie v Severe Porfirorodnago otroka [Sur la naissance au Nord de l'enfant porphyrogénète] ».

tipode symétrique des *Odes philosophiques* de Kheraskov, publiées dix ans auparavant <sup>39</sup>.

Certes, en 1779, Derjavine se passionnait non tant pour la strophique, la métrique et la rythmique de la poésie, que pour les images et les pensées que cette dernière exprimait. Nous avons déjà noté que la chose essentielle que le poète apprend auprès d'Horace dans *La Fontaine* est l'élaboration de l'unité de l'image lyrique, comme principe supérieur de tout ce poème <sup>40</sup>. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, en abordant le thème de la vénération devant la fontaine (thème exprimé dans *O fons Bandusiae...*), il reformule au point de vue philosophique un enthousiasme radicalement différent et, ainsi, mène avec Horace une « conversation » originale sur la signification sacrée de la poésie, dont il aperçoit l'expression dans la poésie de Kheraskov. Par cette « adresse » à l'héritage du poète novateur des mondes antique et moderne, Derjavine grandit lui-même, presque instantanément, à la fois comme poète et comme penseur. Cette même année, un mois avant la publication de *La Fontaine*, parurent ces vers d'une extraordinaire puissance :

Глагол времен! Металла звон!  
Твой страшный глас меня смущает;  
Зовет меня, зовет твой стон,  
Зовет, и к гробу приближает <sup>41</sup>.

39. Cf. *Filosofičeskija Ody ili Pěsni Mixajla Xeraskova* [*Odes philosophiques ou chants de Mixail Xeraskov*], Moscou, Univ., 1796.

40. Cf. « Deržavin, Goracij, Brodskij (tema « bessmertija ») [Deržavin, Horace, Brodskij (le thème de l'« immortalité »)], in *XVIII vek*, t. 21, SPb., Nauka, 1999. Pour souligner cette unité, le poète donnera par la suite à la plupart de ses poésies les plus connues des titres laconiques : *Bog* [*Dieu*], *Vodopad* [*La Cataracte*], *Lebed'* [*Le Cygne*], *Lastočka* [*L'Hirondelle*], *Fonar'* [*La Lanterne*], *Oblako* [*Le Nuage*], *Xristos* [*Le Christ*], etc. L'interprétation de chacune d'elles est subordonnée à l'image dominante d'où partent les fils de son développement sur l'ensemble de la poésie.

41. « Oda na smert' K. M. k\*\*\* », *Sanktpeterburgskij Vestnik* [*Le Messenger de Saint-Pétersbourg*], septembre 1779, č. IV, p. 175. Par la suite, dès la première réimpression dans le *Sobesednik* [*L'Interlocuteur*] (1783), les noms du dédicataire et le titre « Na smert' knjazja A. I. Meščerskago » [Sur la mort du prince A.I. Meščerskij] sont placés dans le titre du poème, et les vers subissent des retouches minimales. (Nous utilisons plus loin le titre définitif de cette ode : « Na smert' kn. Meščerskago » [Sur la mort du prince Meščerskij]). Cf. Gr. 2<sup>e</sup>, 1, p. 54-56, mais en retenant la rédaction originale, où ces vers étaient :

Глагол времен! Металла звон!  
Твой страшный глас меня смущает;  
Зовет меня от жизни он,  
Зовет – и к гробу приближает.  
Verbe des temps ! Choc du métal !  
Ta voix terrible me confond ;  
M'appelle à quitter cette vie,  
M'appelle, et me mène au tombeau.

Verbe des temps ! Choc du métal !  
 Ta voix terrible me confond ;  
 Ta plainte m'appelle, m'appelle,  
 M'appelle, et me mène au tombeau <sup>42</sup>.

Il est caractéristique que, dans cette poésie, comme dans l'exemple d'Horace, Derjavine donne une interprétation philosophique nouvelle au thème donné dans la source première, qui a, comme on sait, servi de point de départ à la création de cette brillante ode : l'œuvre d'E. Young *The Complaint ; or Night Thoughts on Life, Death and Immortality*, ou, plus probablement, à sa traduction réalisée par A. M. Koutouzov, qui devint accessible au lecteur russe en 1778 <sup>43</sup>. Comme l'a remarqué Ilya Serman, Derjavine part des sermons de Young pour passer au *carpe diem* horatien dans sa dernière strophe <sup>44</sup>. Il est plus important pour nous, cependant, de voir que le premier représentant du thème « d'outre-tombe » en Russie (qui fut aussi le propagateur de Young), était précisément Kheraskov. Ce thème est inauguré par Kheraskov en 1755, dans les *Œuvres mensuelles*, par la publication de sa pièce programmatique *Sonnet et épitaphes*, qui était une réaction originale à la célèbre élégie de Thomas Gray, *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*, publiée en Angleterre en 1752, élégie elle-même close par une épitaphe <sup>45</sup>. De quelle façon Kheraskov, poète du classicisme, introduisit-il dans sa poésie du début des années 1760 le thème baroque de la « vanité des vanités » (*vanitas vanitatum*), tiré de l'Écclésiaste, thème qui influença fortement Derjavine, nous le verrons plus loin ; dans l'immédiat, il convient d'aborder un moment central du « dialogue » de Derjavine et de Young, qui se présente dans la 5<sup>e</sup> strophe. Si, pour Young, l'inéluctabilité de la mort doit par elle-même conduire le mortel (au moyen d'arguments moraux) à Dieu, à la nouvelle vie dans l'au-delà, pour Derjavine, le principe même de l'interprétation des « méditations nocturnes » et des considérations sur ce qui se passera après la mort, est absurde :

Куда, Мешерской! ты сокрылся  
 Оставил ты сей жизни брег.  
 К брегам ты мертвых удалился:

42. Traduction J.B.

43. Cf. « Les Nuits de Young » et autres poèmes dans la revue *La Lumière du matin* (partie 4, 1778, p. 229-286 ; partie 5, 1789, p. 161-189 ; partie 6, 1779, p. 175-271 ; et les parties 7 et 8).

44. I. Z. Serman, *Gavrila Romanovič Deržavin*, Leningrad, 1967, p. 44.

45. C'était manifestement aussi une réponse au sonnet de Sumarokov « Kogda vstupil ja v svet, vstupil v nego, vopil [Quand je vins au monde, une fois entré, je hurlai] », sonnet publié deux mois avant celui de Xeraskov.

Здесь персть твоя, а духа нет.  
 Где ж он? – Он там; – Где там? – Не знаем.  
 Мы только плачем и взываем:  
 О горе нам, рожденным в свет!

Où, Mechtcherski, t'es-tu caché ?  
 Laissant la rive de la vie,  
 Pour gagner les rives des morts :  
 Ta cendre est là, pas ton esprit.  
 Où donc est-il ? – Il est là-bas ; – Où-çà, là-bas ? – Nous ne savons.  
 Et nous pleurons et gémissons :  
 Malheur à nous, qui sommes nés <sup>46</sup> !

En paraphrasant, on remarque que les rives de la vie et de la mort ont beau être séparées mentalement par un espace représentable et donc compréhensible, la question de savoir où s'en est allé l'esprit de Mechtcherski (c'est-à-dire « où, là-bas », il est exactement) reçoit une réponse laconique : « Nous ne savons pas. » Et, certes, une réponse rationnelle est impossible. Le niveau de la pensée ici – qui s'exprime de façon extrêmement simple, et donc aussi de façon toute nouvelle (« Où donc est-il ? – Il est là-bas ; – Où-çà, là-bas ? – Nous ne savons »), disant l'absurdité de notre incapacité à exprimer l'inexprimable, rejoint la célèbre question d'Hamlet « être ou ne pas être ? ». Dans l'histoire de la poésie russe, ce vers est un jalon qui confère à Derjavine le droit d'être classé comme génie. Ce niveau de pensée conduira en 1807 Derjavine à une autre question : « Qu'est-ce que ne peut comprendre mon esprit somnolent ? », question qu'il pose dans *À Eugène. La vie à Zvanka* (et toujours en réinterprétant l'épode d'Horace, avec lequel son début est organiquement lié), question dont part à son tour Pouchkine pour son célèbre *Automne*, et qu'il achève sur sa célèbre question : « Où pouvons-nous aller <sup>47</sup> ?... »

46. *Ibid.* Cf. la première rédaction, qui diffère par les derniers vers :

Здесь персть твоя, а дух твой там,  
 Он там, он там, а где – не знаем.  
 Мы только плачем и взываем:  
 О горе нам, рожденным в свет!  
 Та cendre ici, ton esprit là.  
 Là-bas, mais où ? – Nous ne savons.  
 Et nous pleurons et soupignons.  
 Malheur à nous, qui sommes nés !  
 [trad. J.B.]

47. Comme nous l'avons montré dans une étude récente sur *Le Printemps* de Deržavin (dans son domaine de Zvanka) et *L'Automne* de Pouchkine (dans sa propriété de Boldino) (« *Vesna Zvanskaja i Osen' Boldinskaja, ili o poëzii vne vremeni i mesta* [*Le Printemps* de Zvanka et *L'Automne* de Boldino, ou la poésie hors temps et hors

Mais, pour notre propos, l'important n'est pas que Derjavine, dans son ode *Sur la mort du prince Mechtcherski*, réinterprète Young et lui réponde par la leçon d'Horace sur le prix du jour présent, ni même que, dans la « poésie de la pensée <sup>48</sup> » russe, cette ode soit devenue presque un jalon, une borne milliaire <sup>49</sup>. Ce qui importe, en revanche, est que Derjavine, dans cette même 5<sup>e</sup> strophe, revient aux images unissant le temps et l'océan, reliant aussi la vie et la mort à la navigation vers d'autres « rives », images qui avaient été créées 18 ans plus tôt par Kheraskov :

Пространный круг веков подобен Океану,  
Которой множеством посеял островов;  
Пример они годов:  
Один оставя брег, к другому я пристану;  
Касаясь нескольких в сей жизни берегов,  
Прошел кто берег раз, в другой его не тронет,  
И век свой так плывет, пока он не потонет.  
На бреге, Боже! нам оставленном не быть;  
Дай честным счастливо ты к новому приплыть <sup>50</sup>.

L'ample cirque des siècles est un Océan,  
Semé de maintes îles,  
À l'image des ans :  
Partant d'une rive, je passerai à l'autre ;  
Tel qui aborde plusieurs rives dans sa vie,  
En vient à manquer une, qu'il ne peut plus atteindre,  
Et vogue ainsi toute sa vie jusqu'au naufrage.  
Nous ne pouvons, Dieu !, rester sur cette rive ;  
Permetts aux gens d'honneur d'aborder la nouvelle <sup>51</sup>.

---

lieu] », in « On vidit Novgorod Velikoj » [Il voit Novgorod-le-Grand », *Materialy VII Meždunarodnoj Puškinkoj konferencii* [Matériaux de la VII<sup>e</sup> Conférence Internationale Pouchkine], Sankt-Peterburg-Novgorod, IRLI, RAN, 2005, p. 24-47), c'est le sens de la question posée par Deržavin (« Où-ça, là-bas ? ») qui est mis à profit à la fin de *Osen'* [*L'Automne*], bien que Pouchkine le place là non par « impuissance », mais par afflux de forces créatrices, il amène le jeune poète à la frontière de l'absurde, à ce « non-savoir », suggéré plus laconiquement encore par les points de suspension de la dernière strophe.

48. Nous appliquons l'expression de L. Ja. Ginzburg (cf. *O lirike [De la poésie lyrique]*, Leningrad, 1974, p. 82-103).
49. Cette œuvre brillante fut aussitôt remarquée par I. I. Dmitriev, qui la lut dans le *Sanktpeterburgskij Vestnik* [*Le Messenger de Saint-Pétersbourg*], et qui voulut aussitôt faire la connaissance de son auteur anonyme ; cf. Gr. 2<sup>e</sup>, t. 1, p. 57.
50. *Poleznoe Uveselenie na Mesjacy Genvar'-Ijun' 1761 goda* [*L'Amusement utile, pour les mois de janvier à juin 1761*], janv. 1761, p. 1 ; la publication du nouveau semestre de cette revue s'acheva comme s'était ouverte la précédente, par des vers de Kheraskov à caractère éonique [i.e. ésotérique, mystique, -J.B.], toutes deux sous la signature « M. X. ».
51. Trad. J.B.



Ici, bien entendu, l'important n'est pas tant la réélaboration du *topos* baroque de la « vanité des vanités », répandu en Europe dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ni même la solution plus originale du « programme » moral contenu dans ces vers, mais le fait qu'en russe, ces vers aujourd'hui peu connus furent le tremplin qui permit à Derjavine d'élaborer la question cardinale : « Où, là-bas ? », posée dans son premier chef-d'œuvre *Sur la mort du prince Mechtcherski*. Les segments du quatrième vers (« Quittant une rive ») et de la 5<sup>e</sup> strophe de Derjavine (« Tu as laissé cette rive de la vie ») conduisent les deux poètes à des solutions différentes concernant le sens et le but de la vie ; mais la deuxième, celle de Derjavine, n'aurait pu naître si la question elle-même n'avait pas été posée par Kheraskov, avec qui Derjavine, comme il apparaît, n'a pas « conversé » moins génialement qu'avec Horace ou avec Young <sup>52</sup>.

En 1779, Derjavine « conversait » aussi avec d'autres poètes, quand il rêvait de créer quelque chose de grand, d'inoubliable, d'original dans le domaine de la poésie russe. Il choisit pour cela le genre de l'« ode spirituelle », particulièrement quand il commença l'ode « Dieu ». Les poètes russes se concurrençaient dans ce genre depuis 1743, année où trois d'entre eux, Trediakovski, Lomonosov et Soumarokov, se proposèrent de transposer chacun le *Psaume* 143 <sup>53</sup>. Sans aborder toutes les compétitions de ce genre en terrain russe après 1743 <sup>54</sup>, nous ferons remarquer que les odes spirituelles présentent deux pôles d'activité des poètes russes. Le premier pôle était celui des « transpositions » : transpositions des

52. Deržavin avait « conversé » plus d'une fois avec Xeraskov au sujet des rives de la vie ; cf. par ex. « L'Incroyance apaisée » de Deržavin (publiée dans les *Akademičeskija Izvestija [Nouvelles de l'Académie]* pour 1779 [part. II, p. 182], c'est-à-dire quelque temps avant l'ode « Sur la mort du prince Meščerskij », où nous trouvons des strophes qui non seulement font écho à la poésie citée *supra* de Kheraskov [*Prostrannyj krug vekov podobn Okeanu...*], mais d'une manière générale renvoient au thème de la « vanité des vanités » inauguré par ce dernier dans son « Sonnet et Épitaphe » (cf. *Ežemesjačnyja sočinenija* [Œuvres mensuelles], SPb., 1755, août, p. 166). Mais si, chez Xeraskov, le personnage orphelin naît pour être « couvert de terre », chez Deržavin, dans la 3<sup>e</sup> strophe, « L'enfant viendra au monde/ [...] Jeté dans la mer agitée./Il est porté par la vague./Grain de sable dans l'abîme éternel. » (cf. Gr. 2<sup>e</sup>, 1, p. 43).
53. *Tri ODY Parafrastičeskija Psalma 143 sočinennija črez trex Stixotvorcov iz kotoryx každoj odnu složil osoblivo*, SPb., Imp. AN, 1744 [1743] et la nouvelle publication in Vasilij Kirillovič Trediakovskij, *Psalter 1753*. Erstausgabe besorgt und kommentiert von Alexander Levitsky. (Biblia Slavica, Serie III ; Ostslavische Bibeln, Band 4 : Russische Psalmenübertragungen), Paderborn–München–Wien–Zürich, Ferdinand Schöningh, 1989, p. 425-446.
54. Ceci est exposé en détail dans notre thèse : A. Levitsky, *The Sacred Ode in Eighteenth-Century Russian Literary Culture*, Ann Arbor, The University of Michigan, 1977.

psaumes, des cantiques vétéro- et néotestamentaires et d'autres parties de la Bible, mais aussi des prières et des hymnes ecclésiastiques ; transpositions qui permettaient à différents poètes des années 50 à 70 (outre les trois poètes cités, il s'agissait de I. Bogdanovitch, d'A. Karine, de F. Kozelski, d'I. Krylov, de V. Maïkov, d'A. Nartov, d'A. Rjevski, d'E. Kheraskova, de M. Kheraskov, et de nombreux autres) de participer à des compétitions. L'autre pôle était celui des « méditations sur la grandeur de Dieu », méditations personnelles, qui ne possédaient pas de programme verbal connu et qui avaient été inaugurées dans les années quarante par Lomonosov dans « Méditations sur la grandeur divine ». Ces deux pôles se contaminèrent mutuellement, si bien que les réflexions et les méditations personnelles de poètes s'infiltraient dans les transpositions et, à l'inverse, des « réflexions » manifestement personnelles accueillaient des citations de psaumes, mais ces deux « pôles » étaient si bien sentis dans la conscience des poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un Lomonosov, par exemple, adopta dans ses « méditations » une strophique différente que celle qu'il avait appliquée dans ses psaumes.

L'ode *Dieu* de Derjavine appartient à la deuxième étape de l'histoire de la poésie lyrique spirituelle. Et pourtant, ce poème est conçu dans l'esprit d'une compétition avec la pratique précédente des deux pôles de l'« ode spirituelle ». Pour ne citer que deux exemples, notons que Derjavine utilise en tant que « signal » dans le premier vers de son *Dieu* la rime « *beskonetchny* [infini] – *prevetchny* [éternel] », qui figure en tête de la transposition du *Psaume* 143 chez Trediakovski (1743), et qu'il apporte d'autre part une réponse à la question rhétorique posée par Lomonossov dans le dernier vers de sa *Méditation vespérale sur la grandeur divine* (« Dites, combien est grand le Créateur ? ») (1743 aussi), question à laquelle Derjavine répond laconiquement : « O toi, infini par l'étendue. » Cette ode sert à la fois de réponse synthétique à toute la tradition des « méditations » post-lomonossoviennes de cet ordre, qui comprend les œuvres de poètes comme Soumarokov, Maïkov, Bogdanovitch et maints autres, qui entretiennent avec elle un rapport d'intertextualité <sup>55</sup>. Mais nous nous intéressons, dans cette étude, en premier lieu à Kheraskov, à qui l'on n'a pas rendu totalement justice dans l'histoire de la poésie russe <sup>56</sup>. En dépit du fait

55. Cf. leur liste détaillée chez Grot, 2<sup>e</sup>, t. 1, p. 133-143, et aussi notre thèse.

56. Sur Xeraskov existe une quantité d'idées générales, formulées non seulement par des critiques, mais par des historiens de la littérature qui ne le lisent pas, mais qui répètent avec conviction des opinions éculées sur la nature de sa poésie, opinions

qu'après Grot il est admis de dater la plus célèbre ode de Derjavine de l'année 1784, à savoir sa première publication <sup>57</sup>, peu de chercheurs ont pris garde au fait que cette œuvre a été commencée pratiquement juste après la publication des trois odes considérées plus haut (*Sur la mort du prince Mechtcherski, La Fontaine, Sur la naissance au Nord de l'héritier porphyrogénète*), c'est-à-dire pas plus tard qu'au printemps 1780 <sup>58</sup>. Derjavine était alors très influencé par Kheraskov qui, l'année précédente, avait non seulement été le premier en Russie à donner un brillant exemple d'épopée nationale, mais avait choisi pour cela l'important épisode historique du rattachement de Kazan à la Russie, ville dans laquelle était né et avait grandi Derjavine. Le fait que Derjavine visât précisément, en premier lieu, l'héritage de la poésie spirituelle de Kheraskov quand il achevait son *Dieu*, ce fait nous est montré en détails dans notre étude « Les odes *Dieu* chez Kheraskov et Derjavine <sup>59</sup>. »

Mais passons maintenant à Nikolai Ivanovitch Novikov, dont la personnalité se présente habituellement aux lecteurs sous la forme popularisée du composé « démocrate-génie-héros », habité par le

qui sont apparues dans la fièvre de la naissance du romantisme russe, en particulier sous la plume des « karamzinistes », dont beaucoup se moquaient de l'œuvre de Xeraskov, présenté comme le représentant d'une époque révolue. Et cela, en dépit du fait que Karamzin lui-même a clairement dit, pendant les années où se formaient ses goûts, que le « premier et le meilleur » des poètes russes était pour lui Xeraskov.

57. Comme on sait, l'ode *Dieu* de Deržavin fut publiée pour la première fois en 1784, dans le *Sobesednik* [*L'Interlocuteur*] (part. 13, p. 125 [cf. en détail Gr. 2<sup>e</sup>, t. 1, p. 134]), c'est-à-dire dans la prestigieuse revue contrôlée par la princesse Ekaterina R. Daškova qui avait, par exemple, mandé en 1783 à Xeraskov : « Cher Monsieur Mixajlo Matveevič, J'ai bien reçu les vers de Votre Excellence, composés (pour mon immense plaisir [raturé, A.L.]) pour mon plaisir et je vous en remercie profondément ; ils seront publiés pour le plaisir du public et l'honneur de *l'Interlocuteur* dans sa sixième partie. En outre je vous demande de m'obliger en m'envoyant encore quelques vers de Votre plume, pour qu'ils puissent ouvrir la septième partie de notre édition et pour cela j'aimerais les avoir pour le 8 octobre. Vous m'obligeriez infiniment en satisfaisant ma demande. Je reste, avec mon sincère respect, de Votre Excellence... » (LO RAN [Département Littérature de l'Académie des sciences], fonds 3, inv. 4, dos. 62/1, f<sup>o</sup> 1, brouillon. Je remercie Mme I. F. Martynova d'avoir bien voulu recopier cette lettre.

58. Cf. Gr. 2<sup>e</sup>, t. 1, p. 134.

59. Cf. notre article : « Ody "Bog" u Xeraskova i Deržavina » [Les Odes « Dieu » chez Xeraskov et Deržavin], in *Norvičeskie Simpoziumy po Russkoj Literature i kul'ture* [Les Rencontres de Norwich sur la littérature et la culture russes], t. 4, *Gavrila Deržavin 1743-1816*, E. Etkind et S. El'nickaja dir., Northfield, Vermont, p. 341-360. Alors que dans *Sur la mort du prince Meščerskij*, l'unique réponse à notre ignorance (« où, là ? ») sont les larmes qui expriment l'impuissance du poète à répondre à cette interrogation générale de la vie humaine, dans son œuvre ultérieure, comme dans *Dieu*, l'image de la larme servira à plusieurs reprises à exprimer la « force » spirituelle capable de recréer en lui toute la sphère de la création divine.

devoir civique. Une édition récente de la *Bibliothèque de la prose sociale artistique* exprime bien cette vision dominante par son sous-titre : *Le Démocrite moqueur*, et l'introduction, signée par V. A. Zapadov (« N. I. Novikov, citoyen et écrivain »), achève thématiquement les contours du portrait de ce grand acteur de la culture russe, aussi bien dans son titre que dans sa conclusion :

L'activité éditoriale et l'écriture journalistique étaient assujetties chez lui à un seul but : servir la Russie, éclairer ses citoyens. Dans ses œuvres satiriques, empreintes d'audace et de profondeur, Novikov [...] ne craignit pas d'affronter un ennemi puissant – Catherine II –, et remporta sur elle une victoire morale, confirmée pour l'éternité dans la mémoire reconnaissante de la postérité <sup>60</sup>.

Guéorgui Makogonenko, exprimant son enthousiasme pour l'exploit de Novikov, ajoute une citation de Herzen datant de 1868 :

Nos saints (Novikov et Radichtchev), nos prophètes, nos premiers semeurs, nos premiers combattants tombés dans une lutte inégale, commencent à relever la tête du fond de leurs tombes, où ils gisaient sous les sceaux de la police impériale <sup>61</sup>.

Ainsi, Novikov est auteur satirique et civilisateur, citoyen et éditeur. Il est aussi cet homme qui a affronté Catherine II, que mentionne Zapadov à la fin de son article, car le profil latéral de Novikov, dans la conscience russe, est directement lié à l'impératrice. C'est son image de martyr (l'un des premiers de l'intelligentsia russe), le martyr qui endura directement, comme Radichtchev, à la fin du règne, une peine de prison. Les chapitres 5 et 6 du livre de I. F. Martynov *L'Éditeur Nikolai Novikov*, intitulés respectivement « Colovion persécuté » et « La réclusion à Schlüsselburg », reflètent clairement cette façon de voir <sup>62</sup>.

Tous ces portraits de Novikov traduisent la conviction qu'il fut le premier dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle à trouver le moyen typographique de répandre ses propres idées et les idées communes aux Lumières russes. Les chercheurs énumèrent les centaines, voire les milliers de livres par lesquels l'éditeur est entré dans l'histoire de la

60. Moscou, Sovetskaja Rossija, 1985, p. 24.

61. G. P. Makogonenko, « Nikolaj Novikov », in *N. I. Novikov. Izbrannye Sočinenija* [N. I. Novikov. Œuvres choisies], Moscou-Leningrad, Xudožestvennaja literatura, 1954, p. XXXVIII.

62. Moscou, Kniga, 1981. Les chercheurs ont souvent relevé le sort particulier que Catherine II réserva à Novikov dans sa persécution des francs-maçons, qui comprenaient parmi eux des personnages beaucoup plus zélés que lui en matière de franc-maçonnerie, tels que Trubeckoj, Turgenev et Lopuxin qui, relégués dans leurs domaines, s'en tirèrent avec une peine beaucoup plus légère, alors que Novikov dut subir non seulement l'incarcération, mais aussi la confiscation de tous ses biens.

presse russe et a exercé une influence sans précédent sur la croissance des Lumières russes. « Celui qui répandit les premiers rayons... » : c'est sans ambiguïté qu'est intitulé le catalogue de l'exposition consacrée au 250<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Novikov <sup>63</sup>. Cette représentation se double d'une autre, moins connue en Russie, formulée par le chercheur anglais Gareth Jones, qui apporte à l'image de pionnier de Novikov quelques correctifs : tout en reconnaissant à Novikov le rôle de grand « civilisateur de la Russie [Enlightener of Russia] » dans le titre lui-même de son livre, il voit en lui le disciple des traditions littéraires de l'Angleterre. Selon Jones, le côté anglophile de Novikov commence par son intérêt prononcé pour la pratique du journalisme anglais, tel qu'il s'exprimait dans le *Spectator*, et s'achève, après la réclusion de Schlüsselburg, dans une solitude toute dévolue à l'horticulture, à la manière anglaise <sup>64</sup>.

En regard de l'auréole du combattant-martyr, du « premier semeur » des Lumières russes, et de l'éditeur intransigeant (fût-ce à la manière anglaise), du « prophète » et du « saint », la figure de M. M. Kheraskov peine évidemment à soutenir la comparaison (lui qui occupe une place si modeste dans l'histoire nationale que le 250<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance est pratiquement passé inaperçu) <sup>65</sup>. C'est pourtant de son influence sur Novikov qu'il est ici question. L'influence de Kheraskov sur Novikov, comme sur le développement général des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a pas été moins importante que l'action de Novikov lui-même. On peut même dire que, à certaines étapes de l'histoire de la pensée russe, elle a même été plus décisive. L'influence de Kheraskov sur Novikov doit être examinée en abordant (comme avec Derjavine) quelques étapes essentielles de la biographie de Novikov. La première de ces étapes concerne le rôle de Kheraskov à l'époque où Novikov était étudiant à Moscou ; la seconde résulte des contacts personnels, en particulier par l'intermédiaire de la maçonnerie, et aussi simplement de la fréquentation de Novikov et de Kheraskov à

63. Cf. le sous-titre : *N. I. Novikov i russkoe masonstvo XVIII-nač. XIX vv.* [N. I. Novikov et la franc-maçonnerie du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>], SPb., Vserossijskij muzej A. S. Puškina, izd-va imeni N. I. Novikova i « Orel », 1994, 94 p.

64. Gareth Jones, *Nikolay Novikov : Enlightener of Russia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

65. Nous avons appris que deux petites expositions de ses œuvres avaient été organisées à SPb., en 1983, par la Bibliothèque de l'Académie des sciences et par celle qu'on appelait encore alors la Bibliothèque Publique, mais nous n'en avons trouvé aucune dans les bibliothèques de Moscou. Quant à une commémoration nationale solennelle en hommage à l'œuvre de Xeraskov, il n'en a pas été question.

Saint-Pétersbourg, étape qui s'achève par le nouveau départ (définitif, cette fois) de Kheraskov pour Moscou en 1778 ; et la troisième, qui est l'étape la plus animée de la vie de Novikov, commence (comme, à nouveau, pour Derjavine) en 1779, et déclenche, là encore non sans l'influence de Kheraskov, une intense activité éditoriale. La démonstration de ces hypothèses demande que l'on s'appuie sur des données biographiques de Novikov, et non seulement sur son œuvre littéraire, ainsi que sur les moments biographiques cruciaux de Kheraskov lui-même.

M. M. Kheraskov, qui avait reçu sa formation au Corps des Cadets de la noblesse (1742-1751) de Saint-Pétersbourg, n'en reste pas moins lié à Moscou par son activité de « civilisateur », et cela, presque dès l'inauguration de l'université de Moscou, quand il y fut muté du ministère du Commerce [Kommerts-Kollegiïa], par décret du 6 juin 1756, avec le rang d'assesseur de collègue de la chancellerie de l'université, dont les attributions comprenaient, au cours des premières années, la surveillance du programme d'enseignement des étudiants <sup>66</sup>, le théâtre, la bibliothèque <sup>67</sup>, et la direction de la typographie universitaire <sup>68</sup>. Ces fonctions de Kheraskov furent, comme nous le verrons plus bas, importantes pour la formation intellectuelle du jeune Novikov, et aussi de nombreux lycéens et étudiants de l'université de Moscou, qui devaient devenir célèbres par la suite. Novikov, pratiquement au même moment que Kheraskov, commença son activité à l'université de Moscou, de 1756 au 3 juin 1760, et fut trois ans élève de la Pension pour la noblesse ; il dut arrêter en 1760, en raison de la maladie de son père, qu'il alla visiter à Avdotino <sup>69</sup>.

---

66. Cf. A. V. Zapadov, « Tvorčestvo Xeraskova » [L'Œuvre de Xeraskov], introd. à : M. M. Xeraskov, *Izbrannye proizvedenija* [Œuvres choisies], Bibl. poëta, 2-e izd., Leningrad, Sovetskij pisatel', 1961, p. 8 ; cité plus loin sous *Xeraskov 1961*, avec indication de la page.

67. Cf. les notes de l'*Index nominum in Dokumenty i materialy po istorii Moskovskogo universiteta vtoroj poloviny XVIII veka*, t. 1, Moscou, MGU, 1960, p. 381 ; désormais : *Dokumenty MGU*, avec indication du tome, du n° du document et de la page.

68. À partir du 27 janvier 1757, « À Monsieur Xeraskov est confiée la direction des presses » (cf. extrait des anciennes Archives Nationales de l'Empire de Russie, in « rapports et documents sur la création d'une université à Moscou », CGADA, XVII, n° 38, f° 71v.).

69. Depuis l'ouvrage de Longinov, il était convenu, jusqu'aux années 1950, de penser que Novikov « avait fait peu d'études » [Longinov, 27], quoique Longinov lui-même signalât que Novikov « en 1758, figurait dans la liste des lycéens qui avaient reçu une distinction » [Longinov, 26]. Longinov est sans doute arrivé à sa conclusion sur le zèle scolaire de Novikov en trouvant son nom dans le *Supplément*

Abordons dans l'ordre ces aspects de l'activité de Kheraskov à l'Université de Moscou pendant le séjour qu'y fit Novikov, parce qu'ils peuvent, grâce à de nombreuses données implicites, éclairer une implication beaucoup plus précoce des deux hommes dans un mouvement qui, dans les années soixante-dix, les fit « Frères », unis dans la cause des Lumières russes. Pour ce qui concerne Kheraskov et ses fonctions de surveillant du programme d'enseignement, il faut noter que, convaincu que l'on pouvait améliorer la société par l'éducation (thème que l'on rencontre à chaque page dans son œuvre didactique des années soixante), il commença, dès son arrivée à l'Université, par s'entourer de jeunes gens prometteurs. Le fait que Novikov fût son cadet de plus de dix ans ne signifie pas que Kheraskov ait négligé de faire sa connaissance <sup>70</sup> ; il procédait ainsi avec tout jeune homme de talent. On en a pour exemple l'année 1758, où Kheraskov (mû par sa conviction personnelle) inscrit à l'université un « garçon de 15 ans », un certain I. F. Bogdanovitch et contemporain de Novikov, et même « le prend chez lui en pension <sup>71</sup> ». Notons que Novikov, cette année-là, est cité dans le « numéro de mai des *Nouvelles de Moscou* pour 1758, parmi les

---

au n° 34 des *Moskovskie Vedomosti* [*Les Nouvelles de Moscou*] pour 1760, dans la « Liste » des 70 élèves exclus de l'université à cette date « pour paresse et absences aux cours » [Longinov, 27]. Les *Dokumenty MGU* précisent le motif de l'exclusion de Novikov dans le document n° 141, qui indique que Novikov, ainsi que A. et S. Raxmaninov et M. Korob'ič sont exclus pour « une absence dont ils n'ont informé personne. » (t. 1, p. 175).

70. Il faut noter que la maçonnerie (russe, en particulier), s'est toujours intéressée à l'éducation des nouvelles générations : depuis les manuels scolaires et les revues consacrées aux méthodes d'enseignement du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> (du genre de la revue *Detskoe čtenie dlja serdca i razuma v Rossii* [*Lecture pour les enfants de Russie, pour leur cœur et leur raison*]), jusqu'à la fondation d'organisations scoutes au début du XX<sup>e</sup>). En ce sens, ces « qualités » de Xeraskov pouvaient être l'expression de sa sympathie et même de son appartenance à la maçonnerie. Vernadskij estime que la maçonnerie, qui échappait au contrôle de Catherine II au début des années 1780, « s'efforçait à l'évidence de s'emparer de l'Instruction publique. » (cf. G. V. Vernadskij, *Russkoe masonstvo v carstvovanie Ekateriny II*, Izd. 2<sup>e</sup>, pod red. M. V. Rejzina i A. I. Serkova, SPb., izd. imeni N. I. Novikova, 1999, p. 274. Cité désormais sous *Vernadskij 1999*, avec indication de la page.) Cela dit, les qualités personnelles de Xeraskov et son intérêt inné pour la jeune génération joua certainement un rôle important et est confirmé dans les souvenirs de nombreux anciens élèves de l'université, même à la fin de son activité. Cf. par exemple les *Zapiski* [*Carnets*] d'I. F. Timkovskij, in *Moskovskij universitet v vospominanijax sovremennikov : 1755-1917* [*L'Université de Moscou dans les souvenirs des contemporains : 1755-1917*], Ju. N. Emel'janov dir., Moscou, Sovremennik, 1989, p. 39-40. Cité désormais sous *MGU v vospominanijax*, avec indication de la page.
71. N. M. Karamzin, *Sočinenija* [*Œuvres*], t. 8, SPb., 1820, p. 172.

meilleurs élèves de français <sup>72</sup> », et cette circonstance dut manifestement intéresser Kheraskov, qui préparait dès cette époque *Le Divertissement utile* <sup>73</sup>, pour lequel il avait besoin de bons traducteurs du français vers le russe <sup>74</sup>. Nous ne savons toujours pas si Kheraskov connaissait personnellement Novikov dans les années 1750, mais il reste que, quelques années plus tard, il réunit au sein de la première revue littéraire et philosophique de Moscou, *Le Divertissement utile*, un groupe étendu d'étudiants dont beaucoup avaient l'âge de Bogdanovitch.

La deuxième fonction exercée par Kheraskov au début de son service à l'Université de Moscou fut la direction de la bibliothèque. En quoi consistaient exactement ses fonctions, c'est difficile à comprendre. Il reste que le jeune Novikov, qui travaillait alors à l'aide de manuels soigneusement choisis à l'usage des étudiants et des lycées, (en particulier par Kheraskov lui-même), a pu faire sa connaissance et aussi celle d'autres personnes chargées de choisir les livres pour la bibliothèque. Il y avait parmi eux Johann Matthias Schaden, qui n'était pas seulement directeur du lycée (dans lequel Novikov avait étudié et avait dû faire sa connaissance), mais qui commandait pour la bibliothèque des livres à l'université de Tübingen, d'où il était venu enseigner à l'université en 1756. Quelque temps après, il fut remplacé à cette fonction par Ch. L. Weber <sup>75</sup>, libraire originaire du Danemark, dont Novikov, on

72. S. M. Nekrasov, *Apostol dobra* [L'Apôtre du bien], Moscou, Russkij put', 1994, p. 12 ; désormais cité sous *Nekrasov 1994*, avec indication de la page.

73. La mention de la publication dans les *Œuvres hebdomadaires* de l'Université de Moscou de la « préface de Popovskij » apparaît pour la première fois le 29 mai 1757, dans le rapport du directeur I. I. Melissino à I. I. Šuvalov ; cf. *Dokumenty MGU*, t. 1, doc. n° 39, p. 54.

74. Les traductions de livres français étaient nécessaires aussi à l'enseignement d'autres matières fondamentales à l'Université, telles que la philosophie, puisque la majorité des ouvrages reflétant la doctrine des Lumières n'existait qu'en français (même s'ils avaient été initialement écrits dans d'autres langues) et demandaient une traduction urgente. On a un exemple de cette urgence avec l'une des premières éditions de l'université de Moscou, dès 1757, du célèbre *An Essay on Man* d'Alexander Pope. Cette traduction fut réalisée par N. Popovskij à partir, visiblement, de deux langues : la traduction française en prose *Essai sur l'homme*, publiée à Amsterdam en 1736 (cf. *Catalogue collectif du livre russe du XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. 2, n° 5494, Moscou, Gos. bib. im. V. I. Lenina, 1964, p. 447 ; désormais cité sous *Catalogue*, avec indication du tome, du numéro de catalogue et de la page), et aussi à, partir, comme l'a montré le Professeur Helmut Keipert, de la traduction latine publiée par le philosophe J. J. H. Am-Ende en 1743. (cf. N. D. Kočetkova, « K istorii perevoda N. N. Popovskogo poëmy A. Popa "Opyt o čeloveke" » [Contribution à l'histoire de la traduction par N. N. Popovskij du poème d'Al. Pope *Essai sur l'homme*], in *XVIII vek*, t. 23, SPb., Nauka, 2004, p. 306-337.

75. Cf. la note 20 des remarques in *Dokumenty MGU*, t. 1, p. 301.



le sait, avait fait la connaissance à l'Université. Weber dirigeait la librairie et menait son affaire à l'échelle européenne. Dans les années soixante, il aida Novikov dans ses premiers pas d'éditeur <sup>76</sup>. Il se fit ainsi que même sans la preuve d'une connaissance personnelle, Kheraskov, par la connaissance de Weber, qui était son subordonné, influença manifestement Novikov à la fin des années cinquante. Qui plus est, quelque chose que nous ne connaissons pas encore et qui était lié à Kheraskov avait dû toucher le jeune Novikov dès l'Université de Moscou, étant donné que lors de son premier essai de diffusion de livres à Saint-Petersbourg, en 1756, Novikov choisit seulement deux livres : la tragédie *Plamena* de Kheraskov et *Le Persifleur, ou les Contes russes* de Tchoulkov <sup>77</sup>. Le choix de livres par Novikov, livres qu'il prit chez Weber contre commission en 1766, figurent comme les deux pôles de sa propre activité future : l'un très sérieux, presque mystique, presque toujours relié à l'œuvre et à l'activité de Kheraskov <sup>78</sup> pour les questions cardinales de la vie (jusqu'en 1779 y compris) ; et l'autre pôle, celui de l'humour et de la satire, qui le rapproche de l'œuvre et de la thématique de son condisciple et contemporain Denis I. Fonvizine, mais non sans influence des expériences éditoriales de Tchoulkov.

La bibliothèque rassemblait aussi, bien sûr, d'autres personnes. Tout d'abord, les maîtres et les professeurs, qui (comme Schaden, cf. *supra*) commandaient des livres pour leurs cours, et parmi lesquels nous intéresse au premier chef le maître de philosophie de l'Université de Leipzig, Johann Gottfried Reichel [1727-1778], qui avait été nommé maître le 22 juillet 1757 <sup>79</sup> sur la recommandation de Johann Christoph Gottsched [1700-1766], et qui était passé professeur extraordinaire dès 1761, puis professeur ordinaire. Il ne nous intéresse pas seulement comme pédagogue de talent, qui

---

76. Cf. *Nekrasov 1994*, p. 18-19.

77. Cf. *Martynov 1981*, p. 25.

78. *Plamena* est une tragédie liée à la problématique du choix de la foi pendant le baptême de la Russie. Outre l'intrigue amoureuse, à fin tragique, elle exprime brillamment le monde intérieur du personnage « négatif », le païen Prevzyd, et du père de *Plamena*, qui repousse courageusement le baptême chrétien jusqu'à la fin de la tragédie, mais qui prononce un monologue extraordinairement fort où il dénonce l'organisation du monde sur la terre. Je profite de l'occasion pour relever une erreur dans la préface d'A. V. Zapadov, où l'année d'achèvement de *Plamena* est donnée comme étant 1786 (cf. *Xeraskov 1961*, p. 46), alors que cette tragédie fut imprimée par les soins de l'Université de Moscou dès 1765. (cf. *Catalogue*, t. 3, n° 8015, p. 337).

79. Cf. *Dokumenty MGU*, t. 1, doc. n° 64, p. 77.

influença toute une génération d'étudiants (Denis Fonvizine, A. D. Baïbakov [Apolos], etc.), et pas même parce ce que, avec l'approbation de Kheraskov, il avait tâté de l'édition chez ce même Weber en 1762 <sup>80</sup>, par quoi il pouvait influencer aussi Novikov. Il nous intéresse en premier lieu parce qu'il était aussi maître maçon et, comme le montrent certaines données, un brillant précurseur de Schwarz <sup>81</sup>.

Les racines maçonniques de l'activité civilisatrice de l'université de Moscou de la fin des années cinquante à la fin des années 1770 sont loin d'avoir été étudiées. Cela s'explique par la tradition qui estime que « l'histoire de la franc-maçonnerie russe avant l'époque de Catherine II est de peu d'intérêt » et que la maçonnerie, « jusqu'au milieu des années soixante-dix, d'une manière générale, ne pouvait avoir d'importance culturelle sérieuse <sup>82</sup> ». Nous pensons cependant qu'il faut considérer plusieurs points. Ivan Ivanovitch Chouvalov, d'abord, qui fut le premier curateur de l'université de Moscou dès sa création, qui influença tant la culture russe, fut son plus important mécène et fonda l'Académie des Beaux-Arts, ce même Chouvalov était membre de l'une des premières loges de Saint-Pétersbourg dès 1756 et sans doute plus tôt <sup>83</sup>. Ensuite, cette loge comptait parmi ses membres Pëtr Ivanovitch Melissino, capitaine du Corps des cadets, maçon de haut rang et maître en chaire de la loge plus ancienne de *La Modestie* [*zur Verschwiegenheit*], fondée dès 1750 à Pétersbourg <sup>84</sup>. Son frère, Ivan Ivanovitch Melissino, devint à son tour, en avril 1757, directeur puis curateur de l'université sous la protection de Chouvalov lui-même. Il y a beaucoup de raisons de penser que I. I. Melissino, qui était second dans la hiérarchie de l'université, était aussi maçon dès les

80. Cf. *Sobranie lučšix sočinenij* [...] [Recueil des meilleurs œuvres...], part. 1-4, Moscou, Moskovskij Universitet na košt knigosoderžatelja Vebera, 1762. (cf. description détaillée in *Catalogue*, t. 4, n° 239, p. 192.).

81. Cf. F. A. Petrov, *Nemeckie professora v Moskovskom universitete* [Les Professeurs allemands de l'université de Moscou], Moscou, 1997, p. 33-35.

82. Cf. V. I. Novikov, *Masonstvo i russkaja kul'tura* [La Franc-maçonnerie et la culture russe], Moscou, Iskusstvo, 1998, p. 6.

83. Cf. le rapport d'Ol'suf'ev et la liste des membres publiée à partir de ce document in A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo 1731-2000. Ėnciklopedičeskij slovar'* [La franc-maçonnerie russe. 1731-2000], *Dictionnaire encyclopédique*, Moscou, ROSSPÈN, 2001, p. 964-965, désormais cité sous Serkov 2001, avec indication de la page.

84. Cf. A. V. Semeka, « Russkoe masonstvo v XVIII v. » [La maçonnerie russe au XVIII<sup>e</sup> siècle], in *Masonstvo v ego prošlom i nastojaščem* [La franc-maçonnerie dans son passé et dans son présent], dir. S. P. Mel'gunov et N. P. Sidorov, reprint de l'édition de 1914, Moscou, IKRA, 1991, p. 131.

années 1750<sup>85</sup>. Autrement dit, le chercheur Vsevolod Saxarov<sup>86</sup> a absolument raison de dire qu'à l'Université de Moscou « se forma *immédiatement* un élément caractéristique de la maçonnerie : une *chaîne* d'influence », influence sur les étudiants, qui partait du fondateur de l'Université, passait par le directeur (V. Saxarov ne le mentionne pas dans ce passage), et par des hommes comme Reichel, Kheraskov et Weber : tous ces hommes, grâce, en particulier, au débouché de Kheraskov sur la littérature par le biais de l'édition universitaire (cf. *infra*), semèrent « la graine d'où naîtrait par la suite, sur une échelle nationale cette fois, l'œuvre d'éditeur et de libraire de Novikov<sup>87</sup> ». Cette œuvre n'aurait pas pu atteindre cette taille, quels que fussent les efforts déployés par Novikov comme éditeur indépendant, sans la sympathie active de maçons influents et sans les relations maçonniques : celles-ci commencèrent dans l'enceinte de l'université dès sa fondation, depuis son premier curateur, Chouvalov, franc-maçon, en passant par tous ses curateurs maçons du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui comptèrent par la suite les mêmes Melissino et Kheraskov, jusqu'à P. I. Golenichtchev-Koutouzov, lui-même maçon de haut grade, qui nous a fourni l'entrée en matière de cette article et qui fut lui-même curateur de l'université de Moscou, succédant à Kheraskov dans cette fonction en 1802.

L'influence exercée par des personnes différentes eut pour résultat que la bibliothèque de l'université accueillit au cours de sa première décennie des livres de contenus différents<sup>88</sup>. Parmi les premières acquisitions, et dont on sait de source sûre qu'elles se trouvaient là, figurent dès 1757 (outre les *Œuvres variées* de Lomonosov) : 1. Alexander Pope, *An Essay on Man* ; 2. François de Salignac de la Mothe Fénelon, *Dialogues des morts* ; 3. Jan Amos Komensky (Comenius), *Orbis sensualium pictus*<sup>89</sup>. Par la suite, ces trois auteurs firent l'objet d'une attention soutenue de la part de

85. En tout cas, d'après Serkov, I. I. Melissino en 1786 est déjà membre du 6<sup>e</sup> grade de cette loge (dont le membre-fondateur était sans doute depuis 1750 son propre frère, P. I. Melissino) ; cf. *Serkov 2001*, p. 966.

86. Cf. l'article de V. I. Saxarov en ces pages. (*NdT*)

87. Cf. V. I. Saxarov, *Ieroglify vol'nyx kamenščikov. Masonstvo i russkaja literatura XVIII–nač. XIX veka* [*Les Hiéroglyphes des francs-maçons. La maçonnerie et la littérature russe du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>*], Moscou, Žiraf, 2000, p. 48 ; désormais cité sous *Saxarov 2000*, avec indication de la page.

88. Cf. *Spisok* [Liste] des livres acquis avant 1765 in *Dokumenty MGU* [*Documents de l'Université d'État de Moscou*], t. II, doc. n<sup>o</sup> 3, p. 25-35.

89. Quoique la décision de mettre ces ouvrages au programme ait été prise dès novembre 1756, cf. leur présence et la discussion de leur utilisation, incluant la publication du premier et du deuxième livres dans différents contextes pour 1757, dans *Dokumenty MGU*, t. I, document. n<sup>o</sup> 16-104, p. 36-108.

Kheraskov, de Weber, de Novikov, et des maçons des années 1770-1780, à la fois dans leur activité de traducteurs et dans l'édition, mais l'histoire de cette dernière est intéressante. Le fait est que le célèbre ouvrage de Comenius *Orbis sensualium pictus*<sup>90</sup> (1658) était au centre de la réforme de l'enseignement dans de nombreux pays d'Europe et devint un texte célèbre, particulièrement vénéré par la maçonnerie occidentale. Comenius, disciple direct de Johann Valentin Andrea (dont de nombreuses données permettent de penser qu'il fut le fondateur de l'ordre Rose-Croix, dans son livre *Die Chymische Hochzeit des Christian Rosencreutz*), – Comenius était vénéré en Angleterre par les maçons pour, en particulier, sa doctrine du « Collège Universel », qui, dans la *République chrétienne* d'Andrea (1619), occupait déjà une place centrale et montrait « la voie de la lumière » [*via lucis*] au Grand Architecte du « temple de la sagesse ». Le fait que le célèbre livre de Comenius, *Orbis sensualium pictus*, était promu au tout début du programme d'enseignement de l'Université de Moscou montre une fois de plus le grand intérêt de la direction de cet établissement et de Kheraskov en particulier pour ce penseur, non seulement comme pédagogue, mais aussi pour la maçonnerie qui promouvait ses idées<sup>91</sup>. On en a pour preuve que la première vignette publiée dans le *Divertissement utile*, la revue de Kheraskov, relevait de la symbolique répandue parmi les maçons occidentaux et évoquait partiellement le frontispice de cette œuvre de Comenius, éditée au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette vignette, en effet, représente de manière très semblable le

---

90. Première édition : Noriberg, Typ. Michaelis Endteri, 1658.

91. Il est intéressant de noter que le premier « curateur » exprimant la nouvelle orientation de la pensée russe, Pierre I<sup>er</sup> lui-même (que l'on tient souvent aussi pour le premier franc-maçon russe, initié en Angleterre) commanda la traduction de ce livre, précisément, en russe, mais que cette traduction resta à l'état manuscrit (cf. P. Pekarskij, *Nauka i literatura pri Petre I* [La science et la littérature sous Pierre I<sup>er</sup>], t. I, SPb., 1862, p. 128). Mais à l'université de Moscou, après le curateur Šuvalov, qui approuva le *Procès-verbal de la Conférence* du 23 novembre 1756 (« Imprimer le Monde en images de Komensky à l'usage de toutes les classes ») (cf. *Dokumenty MGU*, t. I, doc. n° 12, p. 30-31), c'est Xeraskov qui prit une part directe et active à l'impression de ce livre-là et aussi des autres. Le 10 mars 1757, il annexe personnellement dans son « Rapport » à Šuvalov « la première feuille de l'*Orbis pictus*, pour approbation » (cf. *Dokumenty MGU*, t. I, doc. n° 20, p. 39-40) et, peu de temps après, l'édition était visiblement prête ; elle était diffusée en souscription à 400 exemplaires. Malheureusement, cet ouvrage était visiblement si apprécié de son temps que nous n'en avons plus un seul exemplaire (cf. plus de détails in N.N. Mel'nikova, *Izdaniija napečatannye v tipografii Moskovskogo universiteta – XVIII vek* [Les éditions imprimées des presses de l'université de Moscou. XVIII<sup>e</sup> siècle], Moscou, MGU, 1966, p. 20).

soleil, la lune, les étoiles et les nuages <sup>92</sup>. Certes, elle faisait référence au rôle des Lumières, auxquelles menait pour une large part le livre de Comenius dès le XVII<sup>e</sup> siècle, et que prit en charge l'édition elle-même de Kheraskov. Mais elle indiquait aussi l'interprétation modifiée de ces « images » dans les loges maçonniques du XVIII<sup>e</sup> siècle, où la représentation de ces éléments sur les tapis [tableaux mystiques] de loges signifiait :

Le Soleil, la Lune et les Étoiles vous rappellent que vous devez veiller nuit et jour sur vos actions, et demander l'aide de Celui qui a ordonné au soleil et à la lune de s'arrêter, à Gabaon <sup>93</sup>...

À propos des vignettes et des significations des titres de cette époque, il faut se rappeler que le premier périodique russe consacré spécialement aux thèmes des Lumières russes fut le mensuel d'Alexandre Soumarokov, *L'Abeille laborieuse*, publié pendant toute l'année 1759. Comme le remarque à juste titre Sakharov, le nom lui-même de la revue de Soumarokov reflétait la symbolique maçonnique, étant donné que « la ruche des abeilles est l'un des principaux symboles du répertoire maçonnique <sup>94</sup>, désignant l'œuvre commune, la fraternité et l'amour du travail <sup>95</sup> ». A. P. Soumarokov était une « autorité littéraire de la première franc-maçonnerie russe », comme a dit Vernadski <sup>96</sup>. Selon le témoignage d'Olsoufieff, Soumarokov était déjà maçon en 1756 <sup>97</sup>. Mais si on accepte cette hypothèse, il en résulte une certaine incohérence. La revue de Soumarokov possédait une symbolique maçonnique, ce que confirme l'affiliation de son éditeur, mais la revue de son « disciple » Kheraskov, *Le divertissement utile*, bien que possédant elle

92. L'édition de Norberg de 1658 n'est certes pas le seul ouvrage du XVII<sup>e</sup> siècle qui représente sur son frontispice les étoiles, le soleil et la lune environnée de nuages. En fait, de nombreuses éditions du XVII<sup>e</sup> siècle, mais particulièrement celles qui étaient choisies par les maçons du XVIII<sup>e</sup> siècle comme fondamentales (telles que les livres de Jakob Boehme ou du même Comenius, ou de Johann Andrea), présentaient abondamment ce genre d'images et de symboles des mondes macro- et microcosmiques qu'ils examinaient à l'intérieur. Nous faisons une première analogie à cause du fait que Xeraskov s'intéressait de manière avérée à Comenius à cette époque-là, de même qu'il se préparait mentalement à éditer les *Divertissements utiles*.

93. *Josué*, 10 :12 (*NdT*). Cf. l'article « Explication du tapis de loge », dans le ms. « Obrjady do Učeničeskoj loži kasajuščiesja [Rituels relatifs aux Apprentis] », TsGALI, Archive du fonds Flinki, fonds 141, bord. I, n° 102, f° 23.

94. [Note de Saxarov] : Cf. l'insigne de la loge *Alexandre à l'Abeille*, in D. D. Lotarev, *Znaki masonskix lož Rossijskoj Imperii*, Moscou, 1994, p. 92.

95. Cf. Saxarov, 2000, p. 40.

96. G. V. Vernadskij, *Russkoe masonstvo v carstvovanie Ekateriny II*, izd. 2-e, pod red. M. V. Rejzina i A. I. Serkova, SPb., izd. imeni N. I. Novikova, 1999, p. 286. Désormais : *Vernadskij 1999*, suivi de l'indication de la page.

97. *Ibid.*, p. 35.

aussi, au même degré, cette symbolique et, plus nettement même, cette thématique, aurait eu un directeur qui, selon les données officielles, n'aurait été initié qu'en 1773 <sup>98</sup>. L'incohérence est ancienne et provient visiblement d'une connaissance insuffisante de la biographie du jeune Kheraskov et de ses compagnons, parmi lesquels étaient maçons dès cette époque, comme nous l'avons indiqué, Chouvalov, Mellissino, I. H. Reichel et, comme on le voit d'après les données implicites signalées ci-dessus, Kheraskov lui-même <sup>99</sup>.

La pauvreté de nos connaissances sur l'activité du jeune Kheraskov, qui résulte en partie de la disparition de ses archives en 1812, nous donne une représentation un peu décalée de son rôle véritable dans l'histoire des Lumières russes, particulièrement quand ce rôle est mis en relation avec son confrère aîné en matière de poésie, Alexandre Soumarokov. L'influence de Soumarokov sur la pratique poétique des jeunes poètes aussi bien dans la capitale qu'à Moscou fut en effet immense et le même Kheraskov, comme le confie l'un de ses premiers biographes, le métropolite Eugène (Bolkhovitinov), alors qu'il était encore cadet, commença à écrire ses premiers vers sous la direction de Soumarokov <sup>100</sup>. L'autorité de ce dernier fut en son temps si forte que même le jeune Derjavine, qui cherchait alors sa voie, commença à développer son intérêt pour la poésie non pas à partir des œuvres de Lomonosov, mais, selon son propre aveu, de celle de Soumarokov <sup>101</sup>. Et Novikov appréciait tant Soumarokov qu'il entreprit seul l'édition des ses œuvres en dix volumes, édition qui reste aujourd'hui insurpassée. C'est ainsi que,

98. Alors que Serkov, s'appuyant sur de nouvelles données, indique que Xeraskov était maçon dès 1773, en qualité de maître de la loge *Harpocrate* de SPb. (*Serkov 2001*, p. 963), T. Bakounine situe en 1775 seulement l'entrée de Kheraskov en maçonnerie, dans le système de Reichel (cf. T. Bakounine, *Répertoire biographique des francs-maçons russes (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Institut d'études slaves, 1967, p. 205).

99. Notre mauvaise connaissance de cette époque apparaît jusque dans les confusions flagrantes des prénoms, dans les ouvrages de plusieurs chercheurs. Les éditeurs de l'ouvrage *Vernadskij 1999* semblent avoir confondu les initiales de I. G. Reichel et celles du baron P. B. Reichel (1729-1791) ; cf. l'index, p. 546, où il est signalé comme Reichel I. G. G. L., von baron, fondateur du nouveau système maçonnique à 7 grades dans les années 1770. Le même énigmatique prénom, formé de six initiales suspectes, est signalé dans le livre *Serkov 2001*, p. 690, quoique toutes les données qui le concernent correspondent précisément au baron Reichel, arrivé en Russie seulement en 1770. Chez T. Bakounine, son prénom n'est indiqué que par quatre initiales : Reichel, von, bar. P. B. [G. L.].

100. Cf. *Russkaja poëzija* [La Poésie russe], S. A. Vengerov dir., t. 1, vol. 1-4 (XVIII v.), p. 485.

101. *Zapiski D.* [*Carnets de D.*] (1743-1812), éd. P. I. Bartenev, Moscou, Russkaja beseda, 1860, p. 43.

depuis Goukovski en particulier, l'histoire de la littérature russe fait une place à l'« école de Soumarokov ». La figure centrale de cette école est le premier dramaturge russe et fondateur de cette école, A. P. Soumarokov lui-même, dont le rôle est parfois perçu comme celui d'un démiurge, dont les écrivains qui lui étaient liés auraient suivi servilement les lois. À cette conception, volontairement simplifiée, du rôle de Soumarokov, il est temps d'apporter quelques retouches importantes, encore que simplifiées elles aussi.

L'apport de Kheraskov à la vie littéraire russe (en particulier son influence sur l'œuvre éditrice et l'interprétation du rôle civilisateur de la littérature de Novikov) ne fut en tout cas pas moindre que celui de Soumarokov. Partons de quelques considérations simples. Premièrement, quoique Soumarokov réussit à créer *le premier* en Russie une revue purement littéraire (*L'Abeille laborieuse*, en 1759), il ne faut pas oublier que Kheraskov, dès 1757, avait commencé à préparer une revue de ce type à Moscou et qu'il avait demandé des conseils d'édition non pas à Soumarokov, mais à Miller [Müller] <sup>102</sup>. En outre, la revue de Soumarokov était mensuelle et, en tant qu'entreprise commerciale, ne survécut qu'une année. Kheraskov, lui, réussit à tenir trois ans à Moscou, avec le *Divertissement utile* et ses prolongements, *Les heures libres*. Si l'on tient compte de son rôle important dans la formation de la revue *L'Occupation innocente*, qui parut pendant toute l'année 1764, et était formellement éditée par son disciple I. Bogdanovitch, on trouve un total de quatre années pleines. Ainsi, *Le Divertissement utile*, au début hebdomadaire, fit partie, avec ses prolongements, du petit groupe d'éditions périodiques du XVIII<sup>e</sup> siècle qui durèrent plus d'un an. Son succès et sa longévité sont d'autant plus étonnants qu'il paraissait à une époque qui vit se succéder sur le trône de Russie pas moins de trois empereurs. On peut donc supposer sans exagérer que c'est le succès de l'œuvre éditrice de Kheraskov dans les presses de l'université de Moscou qui engagea Novikov à démarrer son activité, à laquelle l'avait appelé Kheraskov, dans la même université, à la fin des années soixante-dix.

Deuxièmement, contrairement à Soumarokov, qui était affligé d'un tic et avait un tempérament impulsif, Kheraskov était, comme le rapportent les souvenirs de ses contemporains, un homme doux, et possédait un don incroyable pour s'entourer de jeunes gens de talent, qui l'aidaient à éditer sa revue, et qui devinrent par la suite

---

102. Cf. *Dokumenty MGU*, t. 1, rem. n° 38, p. 303.

de grands écrivains indépendants. Ce n'est pas par hasard si des écrivains aussi différents que V. I. Maïkov, D. I. Fonvizine ou I. F. Bogdanovitch commencèrent tous leur activité littéraire dans la revue de Kheraskov. C'est aussi le rôle que joua le premier salon littéraire russe : celui que Kheraskov ouvrit en 1760, peu après son mariage avec Elizaveta V. Neronova, l'une des premières poétesses du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>103</sup> : dès 1760, la maison de Kheraskov devint le centre de la vie littéraire de la jeunesse de Moscou <sup>104</sup>. Cette circonstance, si on la rapporte à l'influence que Kheraskov devait exercer sur les jeunes gens grâce à son travail pédagogique à l'Université de Moscou, permet de parler davantage d'une « école » de Kheraskov, plutôt que d'une « école » de Soumarokov. Ce dernier ne devait jamais enseigner dans l'enceinte de l'Université et sa promotion à la fonction de professeur avait été bloquée par Lomonossov en 1760.

Troisièmement, quand on examine l'activité purement littéraire de Kheraskov il est facile de se rendre compte combien celle-ci s'est développée indépendamment de Soumarokov et de manière autonome. Je ne reviendrai pas sur des faits bien connus, tels que *La Religieuse de Venise* (1758), la première tragédie de Kheraskov, qui ne correspondait en rien aux canons néoclassiques de la tragédie selon Soumarokov. Je ne mentionne pas même le fait que Kheraskov écrivait des romans, alors que Soumarokov avait formellement proscrit ce genre en 1759 dans son *Abeille laborieuse*. Nous laisserons aussi de côté le fait que, dans sa première épître publiée dans *Le Divertissement utile*, Kheraskov trouve essentiel de toucher non seulement l'esprit de son lecteur, mais aussi « le cœur des lecteurs », et qu'il emploie à titre programmatique, dans sa première élégie, publiée dans cette revue, l'expression « flamme froide », interdite par Boileau pour ce genre-là, dans son *Art poétique*, que Soumarokov observait et que ces seuls traits de l'œuvre de jeunesse de Kheraskov suffisent à faire de lui un précurseur du sentimentalisme russe, alors que Soumarokov, en dépit de quelques anomalies importantes de son art (en dépit aussi de son rôle actif dans le développement de l'« ode spirituelle »), reste avant tout le disciple de la branche rationaliste du classicisme. Soulignons simplement que le rôle de Kheraskov comme écrivain, sans parler de

---

103. Cf. dans ce volume, l'étude de Natal'ja Kočetkova. (NdT)

104. Certes, quelque chose d'analogue à des cercles philosophiques et littéraires existait visiblement dès la fin des années cinquante à l'université, sous la direction de Kheraskov et de I. G. Reichel, professeur de belles-lettres.



son activité civilisatrice et pédagogique au sein de l'Université, ne peut absolument pas être compris correctement à partir du modeste volume de sa poésie éditée dans la *Bibliothèque du poète*, et que même ses *Œuvres [Tvoreniiia]* en douze volumes contiennent moins de la moitié de ses œuvres. Peu de gens savent aujourd'hui que Kheraskov a écrit autant de drames que Soumarokov et que, dans les années soixante, par exemple, il était le seul auteur actif dans ce genre. Peu savent que cet auteur fut non seulement le créateur du premier poème « héroïque » russe achevé (*La Rossiade*), mais aussi l'auteur de la première tragédie « larmoyante », du premier poème épique maçono-chrétien (*L'Univers*) (genre lui aussi proscrit par Boileau), de l'une des premières comédies « héroï-comiques » (*Le Mécréant*), du premier roman philosophique russe, de la première histoire fantastique (*La Bakhariane*), et que l'auteur était l'un des novateurs les plus doués dans le domaine de la versification russe <sup>105</sup>.

Nous avons dit dans notre première partie comment nous proposons de considérer l'influence de Kheraskov sur Derjavine comme poète. La manière dont il a influencé Novikov comme éditeur a été examinée ci-dessus. Reste à examiner comment il a influencé Novikov comme propagateur des idées maçonniques. Nous avons déjà émis l'idée selon laquelle, en dépit de ce que signale le *Répertoire biographique des francs-maçons russes* de Tatiana Bakounine, qui retient l'année 1775 comme étant celle de l'initiation de Kheraskov (au système Reichel), tout le comportement de Kheraskov dans les années cinquante montre au contraire qu'il est entré en maçonnerie beaucoup plus tôt, fût-ce de manière encore informelle, peut-être dès 1755, quand il publia son premier « Sonnet et épitaphe », œuvre à l'évidence rattachée à la symbolique maçonnique. C'est de cette symbolique, comme nous l'avons aussi relevé, qu'est empreinte la première revue de Kheraskov, *Le Divertissement utile*. Ce qui importe ici, bien sûr, est que cette symbolique n'apparaît pas seulement au niveau des gravures, mais aussi dans le thème baroque de la « vanité des vanités », auquel il consacra, avec d'autres collaborateurs, une énorme quantité de poésies, et qui traverse comme un fil rouge toute cette revue. Ce tournant en direction du thème de la *vanitas vanitatum*, sur lequel Kheraskov

---

105. Cf. plus en détail, notre article « Mixail Matveevič Xeraskov » in *Early Modern Russian Writers, Late Seventeenth and Eighteenth Centuries : Dictionary of Literary Biography*, vol. 150, ed. by M. Levitt (Detroit–Washington, D.C.–London, Brucoli Clark, 1995, p. 156-166.

écrivit une quantité de stances, d'odes et d'autres œuvres, pour finir, au milieu des années soixante, par ses *Pensées puisées dans l'Ecclésiaste*, cette orientation a une signification qui n'est pas seulement purement littéraire, mais qui est aussi philosophique. Et si l'on veut bien lire les seuls titres (du genre : *Le Bonheur, La Richesse, L'Or*, etc.) de certaines odes ou de certaines chansons de 1796, qui sont des œuvres philosophiques, on verra qu'on a l'impression de lire le *Rythmologion* de Siméon de Polotsk (1628/9-1680), et non un recueil de poésies de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce qui attirait Kheraskov vers le baroque était visiblement la conception symbolique du monde, mais d'autre part aussi, sa conviction intime qu'il était possible de créer un État utopique, imaginé justement par les travaux d'hommes comme Comenius. Il est remarquable que l'œuvre posthume de Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, œuvre proche des idées de Comenius, mentionne en son centre le « Collège des jours de la création, ou Ordre du Temple de Salomon » (qui vise à l'enrichissement spirituel de l'humanité), alors que Kheraskov lui-même non seulement transpose le *Livre de la Sagesse* de Salomon dans les années soixante-dix, mais, par toute sa prose utopique, s'efforce de créer une société de ce type, en même temps que ses collaborateurs, au moment de l'édition de sa première revue littéraire, étaient certainement pensés comme un « Collège », c'est-à-dire comme un « ministère », un gouvernement qui mettait en œuvre les idées de la maçonnerie éclairée.

Quoi qu'il en soit, en 1768, quand Kheraskov édite son premier roman philosophique *Numa, ou Rome florissante*, il est évident que cette œuvre est une première allégorie maçonnique de l'État idéal. C'est bien pour cette raison qu'elle lui valut un « exil doré », Kheraskov se retrouvant « promu » à la vice-présidence du ministère... des Mines. Ainsi, Kheraskov, pour la première fois depuis 13 ans, retrouva Saint-Petersbourg. Il n'était plus seulement l'ancien élève du Corps des Cadets, mais était devenu entre-temps un acteur important de la culture russe, auteur de nombreux drames, de centaines de vers, traducteur et publiciste célèbre. Deux ans plus tard, Novikov lui-même parlera ainsi de Kheraskov dans son *Essai de dictionnaire historique des écrivains russes* :

Homme spirituel, savant, éclairé et habile dans les langues étrangères et russe, ainsi qu'en poésie. Ses œuvres sont les suivantes [suit la liste de la plupart de ses tragédies, comédies et poèmes, -A. L.] ; il a composé aussi beaucoup d'odes solennelles, spirituelles et anacréontiques, d'épigrammes, de stances, de sonnets, d'idylles, d'élégies, d'épigrammes, de madrigaux [...], ainsi que des lettres satiriques en vers et en prose et d'autres sur des matières diverses, qui sont toutes imprimées dans des publications mensuelles : en particulier dans

le *Divertissement utile* des années 1761-1762, dont il était intégralement l'éditeur. [...] D'une manière générale ses œuvres recueillent les éloges. [...] Sa poésie est pure et élégante, son style est de bonne venue et ferme, ses images sont fortes et libres : ses odes sont pleines de feu poétique, ses œuvres satiriques sont empreintes d'esprit et d'idées agréables, et son *Numa Pompilius* abonde en considérations philosophiques ; il est à bon droit considéré comme l'un de nos meilleurs poètes et mérite un grand éloge <sup>106</sup>.

Ce n'est pas un hasard si Novikov a pointé, au milieu de l'énumération des mérites littéraires de Kheraskov, le fait que celui-ci était en outre *éditeur* : le rôle d'éditeur, justement, occupa ses pensées toute sa vie, et dans ce rôle, il voyait un service rendu à la littérature au moins égal à la composition des œuvres. Toujours est-il que Novikov ne s'était pas trompé. L'ancien éditeur du *Divertissement utile*, la même année où sortait l'*Essai* de Novikov, lança la nouvelle revue littéraire *Les Soirées* <sup>107</sup>, qui peut être considérée comme la revue fondatrice, dans l'histoire des éditions pétersbourgeoises, des revues ultérieures de Novikov, du genre de *La Lumière du matin*, à la fin des années soixante-dix, et de son prolongement, *Les feux du couchant*, qui sort à Moscou au début des années quatre-vingt. Il est nécessaire aussi de noter qu'à Saint-Pétersbourg aussi *les Soirées* étaient étroitement liées à la nouvelle société littéraire que Kheraskov avait fondée dans sa maison, juste après son arrivée à Saint-Pétersbourg et dont faisaient partie, outre le couple Kheraskov, des écrivains comme Bogdanovitch, Maïkov, Rjevski, Khrapovitski et d'autres poètes et amis des belles-lettres, et que tous formaient cette sorte de « ministère universel » dessiné depuis longtemps dans les travaux d'Andrea, un collègue qu'il réaliserait plus solidement et fermement à Moscou. Mais, se trouvant en attendant à Saint-Pétersbourg, Kheraskov affermit son activité maçonnique et civilisatrice et, dans ces entreprises, retrouva bien des choses qu'il partageait avec son ancien étudiant Novikov : en 1733, les deux hommes collaborent au sein de la Société pour l'impression des livres (inaugurée par Novikov chez le libraire K. V. Müller), et en 1775, Novikov, sous l'influence probable de Kheraskov, et d'autres maçons haut placés de Saint-Pétersbourg, est reçu maçon <sup>108</sup>. Il est remarquable que celui qui paie au prix fort

106. *Opyt istoričeskago slovarja o rossijskix pisateljax*, red. N. Novikov, SPb., 1772, p. 236-237.

107. Une preuve supplémentaire que cette revue était dirigée par Xeraskov est le fait qu'elle s'orne d'un frontispice représentant un satyre dansant, ce qui est exactement le frontispice de l'ouvrage *Minerve triomphante*, qu'il avait édité à l'université de Moscou en 1763.

108. Cf. *Longinov 2000, op. cit.*, p. 119.

pour l'activité maçonnique de 1775 n'est pas Novikov, mais Kheraskov, qui retombe en disgrâce : il est alors exclu du service de l'État, qui plus est sans maintien de son salaire, mesure, comme le relève A. V. Zapadov dans son article introductif aux *Œuvres choisies*, qui s'appliquait extrêmement rarement et marquait une disgrâce extrême. Kheraskov n'avait pas de propriété foncière et vécut avec douleur cette punition <sup>109</sup>.

Par chance, Kheraskov travaillait depuis déjà longtemps (c'est-à-dire depuis 1772 quoique S. N. Glinka ait affirmé qu'il y travaillait depuis sa douzième année) <sup>110</sup> sur son poème épique, devenu par la suite célèbre, *La Rossiade*. Il avait déjà eu du succès dans ce genre en composant *La Bataille de Tchesmé*, qui fut écrite littéralement dans les quelques mois qui suivirent la célèbre victoire navale des armées russes sur les Turcs, pendant la guerre russo-turque. Poème qui apporta à son auteur une gloire méritée. Mais, dans *la Rossiade*, Kheraskov non seulement sut élargir le genre, mais deviner les projets de Catherine II en matière de politique étrangère : en particulier l'annexion de la Crimée peu après la publication de *La Rossiade*. Il était absolument évident que *La Rossiade* servait les plans de Catherine, et que le travail de l'auteur sur ce sujet permit sa réhabilitation et sa nomination aux fonctions de Quatrième curateur de l'université de Moscou, c'est-à-dire à des fonctions plus hautes que celles de directeur de l'université ; étant donné, en outre, que les trois premiers curateurs étaient absents de Moscou, Kheraskov, en fait, dirigeait l'université. À la tête de l'université, Kheraskov développa une activité extraordinaire par son ampleur et par son rythme, activité rarement mentionnée par les chercheurs. C'est lui qui fonda la *Pension de la noblesse près l'Université*, établissement dont l'inauguration fut annoncée dès décembre 1778. C'est lui qui rappela Novikov de Saint-Pétersbourg et qui lui « proposa de prendre à bail la gestion des presses universitaires pour dix ans <sup>111</sup> ». C'est lui qui nomma aux fonctions de professeur le philosophe mystique Schwarz, incroyablement populaire et influent dans ces années-là, ce Schwarz qu'en 1780 vinrent écouter d'aussi grands personnages que Joseph II d'Autriche et le prince Frédéric de Prusse. Tous les « novikologues » connaissent bien, évidemment, le rôle que joua l'étroite collaboration de Schwarz et de Novikov

---

109. P. 9.

110. Cf. *Russkij Vestnik* [*Le Messenger russe*], mars, 1908, p. 365.

111. Cf. *Longinov 2000*, p. 127.

dans la suite, mais soulignent rarement que c'est Kheraskov, au sein de l'université, qui les mit en relation.

Toute cette activité de Kheraskov est, bien entendu, reliée au rythme inouï du développement de la maçonnerie à cette période, auquel Kheraskov participait activement (dans sa variété mystique rosicrucienne en particulier). Bien que nous n'ayons toujours pas de confirmation factuelle de l'appartenance du jeune Kheraskov à d'« anciennes » loges de la capitale, telles que *La Discrétion*, ou à la « loge » (dont on ne sait toujours pas le nom) dans laquelle, comme l'indique Olsoufiev, A. P. Soumarokov, son professeur de littérature, était membre en 1756 au côté de nombreux grands personnages de ces années-là<sup>112</sup>, nous avons démontré qu'à partir du milieu des années 1750, Kheraskov manifeste un vif intérêt pour la symbolique maçonnique, d'abord à Saint-Pétersbourg, puis à Moscou<sup>113</sup>. Seulement, quand, après treize années d'activité intensive accomplie dans un esprit maçonnique à l'université de Moscou, il revint à Saint-Pétersbourg au début des années 1770, cet « intérêt » intense commence, enfin, à être attesté par des documents. Les nouvelles données découvertes par Serkov montrent qu'à partir de 1773 jusqu'en 1776, Kheraskov est affilié à au moins quatre loges de Saint-Pétersbourg. Une fois revenu à Moscou, on le découvre membre d'au moins cinq loges entre 1779 et 1784<sup>114</sup>. Pour notre étude, l'indication la plus importante de cet aspect de la biographie de Kheraskov tient sans doute au fait que la majorité des loges auxquelles il appartenait (ou dont il était le fondateur ou l'orateur), c'est-à-dire sept loges sur les neuf indiquées par Serkov, comptaient aussi Novikov comme membre. Si l'on tient compte du fait que ce dernier n'était pas, au vu des données conservées, membre de plus de loges que le premier (c'est-à-dire pas membre de plus de dix loges, bien qu'il en fréquentât librement un plus grand nombre), cette seule circonstance montre que dans le domaine de la maçonnerie, leurs intérêts coïncidaient dans ces années-là à 75-80 %<sup>115</sup>.

112. Cf. leur liste sous le n° 89, in *Serkov 2001, op. cit.*, p. 964-965.

113. A. Zapadov, à ce propos, supposait déjà en 1961 qu'« une loge maçonnique existait à Moscou au début des années 1760 » et que « Xeraskov était l'un de ses dirigeants, sinon son principal organisateur. » ; cf. in *Xeraskov 1961, op. cit.*, p. 16.

114. Pour plus de détails, cf. leur liste in *Serkov 2001, op. cit.*, p. 851. Il est intéressant d'observer qu'aucun document n'atteste l'affiliation de Sumarokov à d'autres loges, sauf à celle qui le reçut en 1751, selon le témoignage d'Olsuf'ev.

115. À en croire la *Liste des ateliers maçonniques du XVIII<sup>e</sup> siècle* compilée in *Serkov 2001*, Xeraskov et Novikov étaient en même temps membres de la *Grande Loge Provinciale d'Angleterre*, de la loge devenue ensuite *Chapitre de Latone*, d'*Osiris* à

Ainsi, en dépit des portraits mentionnés ci-dessus et apparemment contradictoires de ces deux acteurs de la culture russe, portraits tracés par les vulgarisateurs de la littérature russe du XVIII<sup>e</sup> siècle, il apparaît que ce qui unissait Kheraskov et Novikov au sein de la maçonnerie dépasse les généralités habituelles, et, finalement, est d'une manière ou d'une autre confirmé par leur activité sociale. Tous deux sont presque fanatiquement convaincus du rôle civilisateur de la littérature et du livre. On sait cela depuis longtemps de Novikov, bien entendu, mais, je ne sais pourquoi, le même trait est rarement rappelé quand on parle de Kheraskov. Or on sait bien qu'au bout de la première année d'édition du *Divertissement utile*, Kheraskov fut sincèrement étonné de ce que les mœurs de la société dans laquelle il vivait n'eussent pas changé <sup>116</sup>. Pareil étonnement n'est explicable que si on le rattache à la foi véritable de Kheraskov dans la puissance de l'œuvre littéraire. On ne souligne pas non plus que, lors de ses débuts, dans la première livraison de sa revue, et sur la première page, Kheraskov exprime justement la conviction qu'il partagea toute sa vie avec Novikov, qui est que « la lecture des livres est d'un grand profit pour le genre humain. » Ce propos, dans l'article-programme de sa revue, dévoile les motivations « civilisatrices » de l'auteur en général, qui inaugure son activité éditrice que le jeune Novikov, comme nous l'avons montré, ne pouvait pas ne pas observer au début des années soixante et à laquelle il se préparait à l'évidence dès ses années d'étudiant à l'université de Moscou. Quand, vingt ans plus tard, le maçon Novikov accepte, en 1779, la proposition du maçon Kheraskov d'affermir pour dix ans les presses de l'université, il accepte implicitement de poursuivre l'activité de la typographie qu'avait dirigée Kheraskov en diffusant des ouvrages d'orientation maçonnique dans l'enceinte de l'université à la fin des années cinquante et au début des années soixante. Longuinov, qui ne développe pas l'idée,

---

SPb., et des loges suivantes de Moscou : *Chapitre du Priorat de la VIII<sup>e</sup> Province de la Stricte Observance*, de la loge *Secrète Scientifique*, de la loge éclectique *L'Harmonie*, de la loge universitaire *Hermès* et de la loge [Serkov n° 61] groupant les membres du Degré Théorique et de l'ordre interne de la Rose-Croix. Les intérêts de Xeraskov et de Novikov ne coïncident pas seulement dans les loges : leur proximité apparaît par exemple dans la correspondance de Novikov, par exemple dans sa lettre à Ja. I. Bulgakov du 15 juil. 1779, dans laquelle il assure son correspondant que « Les gens de Grebnevo, c'est-à-dire les Xeraskov et les Trubeckoj vous saluent chaleureusement et espèrent vous voir. » (*Lettres de N. I. Novikov*, A. I. Serkov [dir.], SPb., typ. im. N. I. Novikova, 1994).

116. Comme l'a depuis longtemps justement observé A. Zapadov in *Xeraskov* [1961], *op. cit.*, p. 56.

avait effectivement raison d'écrire que « le séjour que Novikov y fit déposa une bonne graine en lui. Mais elle ne donna du fruit que plus tard <sup>117</sup> ».

Dans un autre passage de son livre, au chapitre « Moscou et l'université de Moscou en 1779 », le même Longinov affirmait que c'était à « Kheraskov qu'étaient redevables les Lumières russes que Novikov développa ensuite à grande échelle <sup>118</sup> » Certes, il a raison et son affirmation n'est pas assez reprise dans les études modernes consacrées à Novikov. Mais il visait ici la capacité de Kheraskov en tant que nouveau curateur de l'Université de Moscou, de choisir des hommes pour le bien de l'université et, bien sûr, des Lumières russes en général en 1779. Concernant les raisons pour lesquelles Novikov accepta de se charger des presses à bail, Longinov écrit seulement que « Novikov, qui ressentait une vocation irrésistible pour ce genre d'activité, ne pouvait pas ne pas être séduit par cette proposition <sup>119</sup> », sans expliquer d'où lui venait cette vocation. Dans notre interprétation, et cela est est l'une des principales prémisses de notre étude, Novikov a accepté cette proposition *d'abord* parce qu'elle avait été faite par Kheraskov, qui n'avait pas pu ne pas déposer, *par sa propre passion pour une activité de ce genre* à la fin des années cinquante, une « bonne graine ». En d'autres termes, quand Novikov, à partir de 1779, développe effectivement son activité d'éditeur à un rythme dont n'avait jamais osé rêver aucun éditeur russe avant lui, il faut le percevoir non pas comme le pionnier de l'édition russe, mais comme le premier brillant disciple des idées et de la pratique de Kheraskov.

Ainsi, l'année 1779, comme nous l'avons montré, de par la co-occurrence de différentes circonstances, est cruciale dans l'évolution des deux représentants les plus brillants des fruits des Lumières russes au XVIII<sup>e</sup> siècle : Derjavine et Novikov. Il serait sans doute logique de se demander pourquoi cette année-là, et non une autre, a été le *tremplin* essentiel dans la vie créatrice de ces géants de la culture russe. On ne peut visiblement pas faire l'économie du fait que cette année-là devient le zénith de la gloire de Kheraskov lui-même, alors que la Russie voit en lui le chef incontesté de Lumières en littérature. A. P. Soumarokov, qui aurait pu prétendre à la place de leader, est mort dans la misère en 1777. V. I. Maïkov, poète (maçon)

---

117. Cf. Longinov 2000, p. 27 ; 1<sup>re</sup> éd. : *Novikov i Moskovskie Martinisty* [Novikov et les martinistes de Moscou], Moscou, 1867, p. 11.

118. *Ibid.*, p. 139.

119. *Ibid.*

non moins talentueux que Kheraskov, qui fut le premier à donner à la Russie, en 1771, une variante achevée du genre épique sous son aspect « héroï-comique », était mort prématurément en 1778. Mais, en 1779, la Russie acquit *enfin* ce à quoi avaient aspiré sans succès aussi bien Kantemir avec sa *Pétride*, Lomonosov avec son *Pierre le Grand*, et Soumarokov avec sa *Dimitriade*. Comme l'a écrit Zapadov : « Kheraskov est le seul à avoir réussi à créer enfin une épopée héroïque achevée, *la Rossiade*, en douze chants comptant plus de neuf mille vers. On comprend l'importance que revêtit cette victoire créatrice et quelle auréole couronna soudain le nom de son auteur <sup>120</sup>. » En effet, grâce à l'œuvre de Kheraskov, la Russie, dans la conscience sociale de ce temps, avait fini par montrer au monde les fruits des « Lumières » vers lesquelles Pierre I<sup>er</sup> l'avait orientée dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle avait su exprimer dans sa langue littéraire moderne la gravité d'un grand événement de l'histoire nationale, comme l'avait fait Homère dans la littérature antique, Le Tasse dans le Moyen Âge tardif en Italie, et Voltaire dans sa *Henriade* dans la France contemporaine. La Russie, qui, en architecture, par sa nouvelle capitale, montrait constamment à l'Europe le niveau de sa civilisation, avait pu enfin, en littérature, présenter à cette même Europe une réalisation conforme à la mesure de ses succès : une épopée <sup>121</sup>.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'auteur, nimbé de l'auréole de la gloire sur le chemin de la Russie progressant vers les Lumières, ait attiré deux représentants talentueux de la génération plus jeune, et qui brûlaient du désir d'aller plus loin encore sur la même voie. Il faut souligner que Derjavine comme Novikov, en 1779, brûlaient non seulement du désir de devenir respectivement le grand « poète » et le grand « éditeur » de leur temps, mais tous deux rêvaient de créer en Russie des conditions qui permettraient à leurs citoyens de promouvoir leur pays à la première place du « monde éclairé » dans les domaines juridique et éducatif. Derjavine avait atteint dans le service de l'État le poste de ministre de la Justice ; Novikov diffusait la littérature qui favorisait ce processus. Il se trouva que Derjavine-poète, qui écrivait principalement dans son temps de loisir, est resté dans le souvenir de la postérité principalement

120. Cf. *Xeraskov 1961, op. cit.*, p. 33.

121. On voit clairement le prix que Xeraskov attachait à ce genre au fait que tout en préparant l'édition de ses *Œuvres* [*Tvorenija*], il publia en premier lieu, dix ans auparavant, ses *Œuvres épiques* [*Ėpičeskija Tvorenija*] (part. 1-2, Moscou, Un. Tip. u N. Novikova, 1786-1787), et non pas, disons, ses *odes spirituelles* [*ody duxovnyja*], comme faisaient toujours les auteurs avant lui, Deržavin compris.



comme *poète*, et non comme sénateur ou ministre ; alors que Novikov, qui croyait presque fanatiquement à la puissance morale et rédemptrice des livres mis au service des Lumières, développa si bien son activité éditoriale et le commerce des livres qu'il a laissé avant tout le souvenir d'un *éditeur* avisé, et non d'un propagateur des idées des Lumières.

On ne peut oublier non plus que 1779 marque le début de l'apogée de l'influence des maçons dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle, croissance qui se poursuit jusqu'en 1784, et que les premières odes de Derjavine, qui lui valurent la gloire sur la voie « nouvelle » de la poésie, c'est-à-dire *La Fontaine* et *Sur la mort du prince Mechtcherski*, sont dédiées à des francs-maçons : Kheraskov, S. V. Perfiliev et A. I. Mechtcherski (à titre posthume)<sup>122</sup>. Il faut voir aussi que la première *Épître*, publiée la même année dans le *Messager de Saint-Petersbourg*, est dédiée elle aussi au maçon le plus influent du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le domaine de tous les arts et de la culture : Ivan I. Chouvalov (qui était, comme nous l'avons signalé, premier curateur de l'université de Moscou dès sa création, et en outre curateur du lycée de Kazan où fut élevé Derjavine). En outre, les deux premières transpositions des *Psaumes* de ce dernier, publiées dès 1780, sont elles aussi étroitement liées à la maçonnerie : la transposition du *Psaume 127* (intitulée dans des rédactions ultérieures *L'Heureuse famille*), fut composée pour le chambellan A. A. Rjevski, maçon influent, et la transposition du *Psaume 81* (intitulée plus tard *Aux princes et aux juges*), concerne le sujet le plus important de la vie de Derjavine : la Justice. Quoique Derjavine, cédant sans doute aux recommandations maternelles, ne fût pas devenu maçon (en dépit de sa proximité avec les maçons de son temps), la solennité de sa transposition n'est pas moins puissante que celle du même *Psaume* que chantaient les maçons français pendant la Révolution de 1789.

Mais les voies de la maçonnerie russe, à partir de 1779, conduisent non tant aux changements sociaux qu'au renforcement de son influence sur la croissance spirituelle de ses membres et des habitants de Russie. En quête de ce perfectionnement, Novikov et Kheraskov forment, à la fin de 1780, la loge éclectique *L'Harmonie*, loge dite « scientifique secrète », et, en 1783-1784, Novikov et son éditeur I. V. Lopoukhine soumettent leurs imprimeries aux exigences de la *Société savante amicale*, un « Collège éclairé » origi-

---

122. Perfil'ev et Meščerskij figurent comme membres des premières loges de SPb., dans les années 1750 ; cf. n° 89 et 90 in Serkov [2001], p. 964-966.

nal de maçons qui les financent, mais dans un esprit inauguré dès les années 1750 dans l'enceinte de l'université de Moscou. En quête de perfectionnement spirituel et sous l'influence de cette société, les presses de l'université de Moscou firent librement coexister des publications à vocation explicitement orthodoxes, et des ouvrages à vocation limitrophe, dans lesquels s'observait une imprégnation réciproque des idées maçonniques et orthodoxes. Comme l'a remarqué récemment S. M. Nekrasov, « depuis le milieu des années 1780, on observe dans le pays l'apparition de loges nationales d'orientation exclusivement russe, qui tendent à se rapprocher de la tradition chrétienne orthodoxe, et en dehors du lien avec les organisations de la maçonnerie européenne <sup>123</sup> ». Ce sont ces loges-là qui préparent le terrain qui permettra plus tard de considérer l'ode célèbre de Derjavine, *Dieu*, écrite à cette époque-là, comme l'expression de la philosophie de l'orthodoxie, bien que, comme nous l'avons montré, elle emprunte largement ses positions à l'ode du même nom du Kheraskov des années 1770. Ce sont ces loges-là qui conduisirent à la genèse du slavophilisme, comme l'a signalé avant moi Vernadski. Ce sont elles, enfin, qui ont rendu possible le fait que le monastère de la Sainte-Trinité de Jordanville (Holy Trinity Jordanville monastery), dans l'État de New York, monastère qui se considère comme le dernier rempart de l'orthodoxie russe, a publié récemment le livre de Johann Arndt (1555-1621) *Du christianisme véritable* [Vom wahren Christentum (1610)]. Ce livre y est présenté comme un livre strictement orthodoxe, or il est précisément le livre qui fut d'abord édité par les maçons de Moscou <sup>124</sup>, puis interdit par un décret de Catherine II (du 13 avril 1792), comme « contraire à notre pieuse Église », et que les procureurs du gouvernement de Catherine II firent saisir et brûler <sup>125</sup>.

Sa transposition du *Psaume 81* faillit coûter la liberté à Derjavine lui-même en 1795, qui avait choisi « une voie toute nouvelle » en poésie, comme nous l'avons montré, grâce à l'autorité du verbe poétique et de l'activité de Kheraskov. Ainsi, les succès de Kheraskov comme poète et ses innovations actives à l'université de Moscou en 1779 créent enfin les conditions qui influencent *réellement* la destinée (fût-elle tragique dans les années 1790) d'hommes

123. S. Nekrasov, *Apostol dobra* [L'Apôtre du bien], Moscou, Russkij put', 1994, p. 79.

124. Iogann [Johann] Arndt, *O istinnom xristijanstve* [Du vrai christianisme]..., Perevod s nemeckago [traduit de l'allemand par I. P. Turgenev], part. 1-5, Moscou, Tip. I. Lopuxina, 1784.

125. Cf. chap. XXI et *Dokumenty* n° 19 et 21 de l'annexe in *Longinov 2000*, p. 468-471.

qui s'inspiraient de son exemple, mais frayaient leur propre chemin. L'importance culturelle de sa personnalité, même si on la limite à son activité à l'Université de Moscou, peut être difficilement surévaluée <sup>126</sup>. C'est dans la mouvance de cette université que commence, précisément à cette époque, la tradition de former des enfants dans la Pension. C'est dans cette Pension de la Noblesse que reçurent leur éducation des écrivains comme Joukovski, Odoevski, Tiouttchev et Lermontov. C'est dans la même mouvance que sortaient des livres édités à une échelle « novikovienne », inouïe jusque-là, et c'était là aussi qu'étaient dispensés des cours reflétant ce courant mystique et « civilisateur », qui donna ses racines à pratiquement tous les germes des mouvements philosophiques en Russie, courant qui mène aussi bien aux slavophiles qu'aux occidentalistes. En d'autres termes, l'Université de Moscou devint alors véritablement un centre culturel et même la « Mecque » culturelle de Moscou, et l'habileté organisationnelle de Kheraskov en cette affaire n'est pas encore appréciée comme il convient. Mais le plus important est que l'Université devint véritablement ce « Collège Universel » dont Kheraskov rêvait visiblement depuis la fin des années cinquante et qui déboucha sur la création de la *Société savante amicale* en 1781. Le frayage de la voie vers la « lumière » (dans toutes les hypostases de ce mot) était l'élément central qui unissait les initiatives philosophiques de cette époque, et la doctrine de Schwarz *De la lumière de la raison, ou de la lumière de la sagesse* ne fut pas la première, comme on l'a dit autrefois, des réélabores de la pensée de Jakob Böhme, mais était partie intégrante du programme général des Lumières, qu'avait inauguré Kheraskov vingt ans auparavant.

Ce programme peut être retrouvé aisément dans le legs littéraire de Kheraskov, legs qui, malheureusement, est difficilement accessible au lecteur. On pourra se faire une idée du spectre des sujets qu'il développait avant 1799 en lisant d'abord sa toute première *Ode*, non rééditée à notre connaissance, depuis 1751, dans laquelle on reconnaît l'immense influence de la poétique de Lomonossov.

---

126. Cette importance est, bien sûr, beaucoup plus grande que celle que lui accordent des spécialistes contemporains, même des maçonologues spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme par exemple, Douglas Smith, *Working the Rough Stone : Freemasonry and Society in Eighteenth-Century Russia*, DeKalb, Northern Illinois UP, 1999, qui ne lui consacre que quelques pages, dans un livre qui par ailleurs est brillant. Signalons une agréable exception : l'article de E. D. Kukuškina, « Poèzija M. M. Xeraskova. Poiski smysla žizni [La poésie de M. M. Xeraskov. La quête du sens de la vie] », in *XVIII vek*, 22, SPb., Nauka, 2002, p. 96-110.

Elle est intéressante parce qu'elle s'adresse à Pierre I<sup>er</sup>, dont l'époque était présentée comme le modèle de la législation positive dans les années 1770 ; ensuite, une série de textes consacrés à l'amendement des vices et des mœurs et à l'amour du prochain, textes des années 1755-1765, publiés dans les *Compositions mensuelles* [*Ejémésiatchnyïa sotchinéniïa*], le *Divertissement utile* [*Poleznoié Uveselenié*], et dans le livre séparé *Pensées tirées de l'Ecclésiaste* [*Potchepnoutyïa Mysli iz Ekklesiasta*], livre qui rassemble ses expériences sur le sujet de la « vanité des vanités » pour la décennie écoulée. On devra lire enfin les trois odes de Kheraskov composées en 1776-1777, odes qui, comme nous l'avons montré, ont exercé une influence directe sur la création de la célèbre ode *Dieu* de Derjavine. Faute de place, nous ne donnons en annexe que l'une d'elles, intitulée elle aussi *Dieu*.

*Brown University (Providence, Rhode Island)*  
(Traduit du russe par Jean Breuillard)

## БОГ

### 1

О! ты, которому вселенна  
Единый кажется чертог;  
Кем вся природа оживленна;  
Непостижимый в тайнах Бог!  
Во храм Твой дивный и священный  
Не может ум непреосвещенный,  
Ни грешник вечно достигнуть:  
Пред тем труба Твоя воззвучит:  
Кто истинну, кто ближних любит,  
И за Тобой дерзает в путь.

### 2

Куда наш ум ни возлетает,  
И воображенья ни парит,  
Создатель свыше обитает,  
И там во славе Он горит.  
Седящ на пламенном престоле,  
Сквозь тверды небеса оттоле,  
Сквозь дневный блеск и мрак ночный,  
Сквозь вихри в круг мира носящи,  
Сквозь тучи, облака гремящи,  
Ты видишь, Боже, шар земный!

### 3

Сея песчинка, погруженна  
В пространной света глубине,

Всегдашней тьмою окруженна,  
Сквозь солнце видима Тебе.  
Тобой рожденного от века  
На ней Ты видишь в нем:  
Все мысли Ты его читаешь;  
И духом с ним Ты обитаешь  
На отдаленном круге сем.

## 4

Ты видишь мысли дерзновенны,  
Подобны легким облакам,  
Тебя постигнуть устремленны:  
Но ум наш не понятен нам.  
О смертный! к достиженью Бога  
Тебе назначена дорога;  
Ищи ее в душе твоей!  
Но страсти сердце взбунтовали;  
Все наши мысли взволновали,  
И Бога скрыли от очей!

## 5

Еще ни звезды не сияли;  
Не колебался Океян;  
Огонь, вода и ветры спали;  
Начала не было времен:  
Но Вышний сам светил собою,  
И правил будущей судьбою;  
В смешении стихийном зрел  
Небесну твердь, моря и сушу,  
И жизнь дающую тварям душу;  
Шар солнечный пред ним горел.

## 6

Когда веков круги начнутся,  
Когда устроен будет свет,  
Он знал; где кедры вознесутся,  
И где былинка возрастет,  
Все тайны ведал он природы;  
Взирал на всех животных роды,  
Что были, есть, и будут впредь;  
Вещам не полагая чину,  
Уже Он ведал их судьбину,  
И мог им быть не повелеть.

## 7

Как солнце землю освещает,  
Так солнце освещает Бог.  
Его вселенна не вмещает;  
Не постижим Его чертог.  
Но все живет Его дуновеньем

Растет единым мановеньем;  
 Миры все, движет перст Его:  
 Речет, и солнце вновь проглянет,  
 У паки сотворится свет.

## 8

Но Бог Свое творенье любит,  
 Храня порядок в мире сем;  
 Без нужды крайней не погубит  
 Ни капли вод, ни травки в нем:  
 Кипит ли море, солнцель тмится  
 Все к лутчему концу стремится:  
 Что кажется нестройством нам;  
 То к пользе служит всей вселенной,  
 Во гневе Бога кажет там.

## 9

В златой являясь порфире  
 Входяще солнце, говорит:  
 Есть Бог, вешей правитель в мире  
 Который свету жизнь дарит.  
 Прекрасна дщерь Его, природа,  
 Гласит для каждого народа:  
 Господь единый всем Отец.  
 Гласят бесчисленные миры,  
 Бореи, громы и зефиры,  
 Сколь мощен и велик Творец.

## DIEU

## 1

O Toi, qui vois tout l'Univers  
 Sous la forme d'un grand palais,  
 Par qui vit la nature entière,  
 Inviolables sont tes secrets !  
 Dans Ton temple divin, sacré,  
 L'esprit grossier ne peut entrer,  
 Là, le pécheur n'a pas accès.  
 Ta trompe sonnera pour qui  
 Du vrai, du prochain est l'ami,  
 Et qui ose te rechercher.

## 2

Si haut que vole notre esprit,  
 Plane l'imagination,  
 Dans ta gloire tu resplendis,  
 Dominant ta Création.  
 Siégeant sur ton trône de feu,  
 Perçant le plus épais des cieux,

Perçant la nuit et les éclairs,  
 Perçant les tourbillons des mondes,  
 Perçant les nuages qui grondent,  
 Ton regard divin voit la terre.

## 3

Ce grain de sable descendu  
 Dans les abîmes infinis,  
 Où règne l'éternelle nuit,  
 Sous le soleil par Toi est vu.  
 Sur lui, c'est l'homme que Tu vois,  
 Celui qui fut créé par Toi ;  
 Pour Toi son cœur est sans secrets,  
 Toutes ses pensées Tu les lis ;  
 Tu es par l'esprit avec lui,  
 Perdu sur ce cercle éloigné.

## 4

Tous nos pensers audacieux  
 Montant vers Toi comme nuées,  
 De Te comprendre font le vœu,  
 Mais notre esprit nous est fermé.  
 O mortel ! pour comprendre Dieu  
 Il n'est qu'un seul chemin heureux ;  
 Celui de l'âme et non du cœur !  
 Car les passions agitées  
 Viennent troubler tous nos pensers  
 Et nous cachent le Créateur !

## 5

Pas une étoile ne brillait  
 Et point n'ondulait l'Océan ;  
 Le feu, l'eau et les vents dormaient ;  
 Pas de commencement aux temps :  
 Mais le Très-Haut lui seul brillait,  
 Et dirigeait les destinées ;  
 Dans le chaos des éléments,  
 Il voit cieus, mers, terre émergée,  
 La vie des êtres animés ;  
 Et le soleil étincelant.

## 6

Quand les siècles commenceraient ?  
 Et quand la lumière serait ?  
 Lui le savait. Où pousserai-ent  
 Petit brin d'herbe ou cèdre altier ? –  
 Pour Lui nature est sans mystères.  
 De tous les animaux sur terre,  
 Il sait qui fut, est et sera.  
 Sans fixer aux choses de rang,

Il savait quel sort les attend,  
Les faisant être ou n'être pas.

## 7

Le soleil éclaire la terre,  
C'est à Dieu qu'il doit ses rayons.  
Dieu n'est pas pris dans l'univers ;  
Son palais passe la raison.  
Mais Son souffle donne la vie ;  
Les plantes poussent grâce à Lui ;  
D'un doigt les mondes il fait tourner :  
Il dit – le temps cesse son cours ;  
Il dit – le soleil refait jour,  
Et la lumière est recréée.

## 8

Dieu chérit Sa création.  
Soucieux de l'ordre de ce monde,  
Sauf extrême obligation,  
Il ne perdra pas goutte d'onde.  
Soleil éteint ? Mer déchaînée ?  
Tout a une finalité.  
Est pour le bien de l'Univers  
Ce qui paraît désordonné.  
Mais notre raison aveuglée  
Nous montre alors Dieu en colère.

## 9

Paré de sa pourpre dorée,  
Le soleil se lève et nous dit :  
Dieu est. Il gouverne à son gré,  
Lui qui donne au monde la vie.  
Nature, Sa fille chérie,  
À toutes les nations dit :  
Votre Père est le seul Seigneur.  
Et les mondes de proclamer,  
Avec Zéphyr, Foudre et Borée,  
Combien est grand le Créateur <sup>127</sup>.

---

127. Traduit du russe par Jean Breuillard.